

L'ARCHE *Editeur*

**Hans Günter MICHELSEN**

Madame L.

Traduit par  
Bernard LORTHOLARY

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

**L'Arche *Editeur***  
**86 rue Bonaparte**  
**75006 Paris**  
**[contact@arche-editeur.com](mailto:contact@arche-editeur.com)**

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

HANS GUNTER MICHELSEN

MADAME L

texte français  
de  
Bernard Lortholary

Tous droits réservés pour la traduction  
française : L'Arche Editeur,  
86, rue Bonaparte, 75006 Paris.

Droits de représentation théâtrale, de  
radio-diffusion et de télévision réservés.

L' A R C H E  
86, rue Bonaparte  
Paris 6ème

PERSONNAGES - La vieille femme  
La jeune femme  
L'homme

## ACTE I

Un appartement, tard dans la nuit.

Une grande pièce, haute de plafond, meublée en tout et pour tout d'une chaise et d'un canapé recouvert de toile cirée. La vieille femme est assise à la table sous la lampe. Petite, les cheveux gris, une blouse mauve avec des fleurs plus claires. L'homme, pantalon de velours, blouson et chaussures de toile, est couché sur le canapé, contre le mur, sur le côté. Il dort. De l'autre côté, une fenêtre sans rideaux. Au fond, une porte vitrée donnant sur un long couloir.

Tout est calme.

Un temps.

La vieille femme sursaute et regarde l'homme.

Un temps.

L'homme bouge en dormant. La vieille femme veut se lever, reste assise, détourne les yeux, regarde autour d'elle, regarde dans le vide. L'homme bouge en dormant. Un temps. La vieille femme soupire et se passe la main sur le front. Elle regarde l'homme. Elle détourne les yeux, se lève, va à la fenêtre, regarde à l'extérieur.

Un temps.

L'homme bouge en dormant. La vieille femme écoute. L'homme bouge en dormant.

Un temps.

La vieille femme se retourne. Elle regarde l'homme, soupire, détourne les yeux, va vers la table, la dépasse, se dirige vers le fond. Elle pose la main sur l'interrupteur, s'immobilise, hésite, regarde dans le couloir obscur ; elle écoute.

Un temps.

L'homme bouge en dormant.

Un temps.

La vieille femme lâche l'interrupteur. Elle sort tout d'un coup, traverse le couloir et va ouvrir très vite la porte qui donne sur le palier. Elle attend, revient lentement, s'immobilise sur le seuil. Elle regarde l'homme, elle a une expression anxieuse.

Un temps.

L'homme se réveille. La vieille femme sursaute, détourne les yeux, va vers la table, s'immobilise. L'homme s'assoit. La vieille femme regarde l'homme. L'homme pose les pieds par terre et aperçoit la vieille femme. Ils se regardent fixement.

Un temps.

Ils détournent les yeux et écoutent.

Un temps.

Ils se regardent fixement.

Un temps.

LA VIEILLE FEMME : Il pleut encore. (Elle regarde par la fenêtre.) Oui. (Elle essaie de sourire.) Il pleut toujours. (L'homme suit le regard de la vieille femme.) mais le lendemain, il y avait du soleil. (L'homme regarde autour de lui.) Et puis je suis arrivée. (Elle regarde l'homme, doucement.) moi. (L'homme regarde la vieille femme.) moi!

Ils se regardent fixement.

Un temps.

L'HOMME, grognant : Où suis-je.

LA VIEILLE FEMME approuve de la tête : Oui. (L'homme regarde autour de lui.) Et il a demandé où il était. (Elle détourne les yeux avec anxiété.) Et elle a crié. (L'homme regarde la vieille femme.) Elle avait ouvert la porte. (Elle regarde par-dessus son épaule.) La porte de l'appartement. (Elle regarde l'homme.) La porte qui donne sur le palier. (L'homme s'agite.) Et elle aurait voulu crier. (Elle détourne les yeux, va vers la table, s'immobilise.) Déjà pendant la nuit. (Elle écoute.) Tard dans la nuit. (L'homme regarde la vieille femme.) Et là, elle a crié. (Elle hausse la voix.) Là elle a crié vraiment. (Elle sursaute, s'assoit, soupire, regarde l'homme, essaie de sourire.) La vieille femme.

Ils se regardent fixement.

Un temps.

L'HOMME, grognant : Où...

LA VIEILLE FEMME : Oui.

L'HOMME : ...Comment ça.

LA VIEILLE FEMME, anxieuse : Le lendemain matin. (Elle détourne les yeux.) Cette pauvre vieille. (Après un temps.) Et justement. (Elle sourit.) Dans ce silence. (Elle soupire.) L'impression que j'ai eue. (L'homme regarde autour de lui.) Cela devait être la même chose. (Elle regarde l'homme.) Que maintenant. (L'homme regarde la vieille femme.) Pour autant que je me rappelle. (Elle détourne les yeux.) Ce que je me rappelle. (Lentement.) Et ce qu'elle se rappelait. (L'homme regarde autour de lui.) Quand elle voulait se coucher. (Elle regarde dans le vide.) Elle voulait se coucher, maintenant qu'il était là ; et il avait plu. (L'homme regarde la vieille femme.) Et le matin je suis arrivée. (Elle regarde par la fenêtre.) Au petit matin, quand le soleil se levait, et il faisait clair. (Elle ferme les yeux.) Si clair. (L'homme s'agite.) Elle était assise à la table, l'homme était sur le canapé contre le mur, et dormait. (Elle ouvre les yeux.) Cette fois-là. (Elle regarde l'homme.) C'est comme cette fois-là. (Elle détourne les yeux.) C'est comme ce qu'elle pensait.

Ils écoutent.

Un temps.

L'HOMME : Je dormais.

LA VIEILLE FEMME : Je pense.

L'HOMME : Je dormais déjà.

LA VIEILLE FEMME : Pendant tout le temps qu'il dormait.

L'HOMME, grognant : Comment ça. (Il regarde vers le fond, il regarde la vieille femme.) Je me suis endormi tout de suite.

LA VIEILLE FEMME regarde l'homme : Cette fois-là.

Ils se regardent fixement.

Un temps.

L'HOMME a un sourire : Après.

LA VIEILLE FEMME essaie de sourire : Une fois qu'il dormait. (Elle détourne les yeux, elle baisse la voix.) Quand on ne pense plus à rien. (L'homme s'agite.) A ce qu'on croit. Juste avant que ça recommence. Entre temps. (Elle regarde dans le vide.) Entre aujourd'hui et demain. Comme un instant. Cet instant, et c'est comme ça. (Elle regarde l'homme.) Comme ça. (Elle détourne les yeux.) Comme avant, et comme après peut-être, et comme toujours. Comme ce jour-là. (L'homme regarde fixement la vieille femme.) Avec tout ce qu'on a dans la tête, malgré ça. (Elle soupire.) Avec ce qu'on a sur le bout de la langue. (L'homme s'agite.) Je ne sais quoi.

Ils écoutent.

Un temps.

L'HOMME, grognant : Je dormais déjà.

LA VIEILLE FEMME : Ou comme un nom. (Elle baisse la voix.) Comme je ne sais quel nom. (L'homme regarde fixement la vieille femme.) Quand nous ne disons rien. (Elle regarde l'homme.) Quand nous sommes épuisés et que nous ne disons rien. (Elle sourit.) A force de chagrin ou à force de bonheur. (Elle soupire.) Ou parce que nous mourons.

Ils se regardent fixement.

Un temps.

L'HOMME s'agite : Je dormais.

LA VIEILLE FEMME : Comme elle se sentait. (Elle détourne les yeux.) Avec cette sensation dans la poitrine, disait-elle. (L'homme regarde fixement la vieille femme.) Une sensation qu'on a presque oubliée, et cette attente, sans qu'on sache ce qu'on attend, avec ce vague espoir qui s'amenuise de jour en jour, quand on arrive à peine à se souvenir encore et que le souvenir est tout ce qui vous reste. (L'homme s'agite.) Peut-être seulement comme dans un rêve. Et ça finit par devenir vrai, tout d'un coup, au dernier moment. Et l'on est bien éveillé, tout à fait éveillé, et les mêmes pensées se réveillent, bien qu'on soit en face de la mort et qu'on ne sache plus si l'on doit rire ou pleurer, et qu'on voudrait crier. (Elle s'interrompt et hausse la voix.) Crier. (Anxieusement.) Oui. (Un temps, elle baisse la voix.) Ou bien parce que c'est trop tard. (L'homme regarde fixement la vieille femme.) Parce qu'à ce moment-là c'est trop tard. Elle disait : à ce moment-là. (Elle sourit.) Comme toujours. (Elle soupire.) Quand on est dégrisé. (Elle se passe la main sur le front.) C'était ce qu'elle disait, ou bien pensait. Avec, dans le coeur, cette expérience de vouloir ressentir ce qu'on avait ressenti, ce qu'on a ressenti. Et cette inquiétude, quand les pensées s'effacent les unes les autres, quoi qu'on en dise, disait-elle, jusqu'au moment où il ne reste rien. Plus rien. (Elle baisse la voix.) Quand tout est fini. (Anxieusement.) Comme en ce moment. (Elle regarde l'homme, elle essaie de sourire.) C'était comme une ivresse. (L'homme s'agite.) Oui. (Elle détourne les yeux - un temps.) Elle disait : c'est toujours la même chose, éternellement. (Elle soupire.) Même quand ç'a été autre chose. (Elle baisse la voix.) Tout autre chose. (Elle regarde l'homme, détourne les yeux, sourit - un temps - elle regarde l'homme, anxieusement.) Ou bien parce qu'elle était anxieuse. (Elle détourne les yeux.) Qu'on le sache ou non. (Elle regarde dans le vide.) Ou bien ce qu'on dit et répète sans arrêt, et ça devient une montagne de jours et d'années, une montagne énorme, disait-elle, et nous regardons en l'air, fixement, et nous levons les mains et nous cherchons le sommet, ce sommet invisible, sourd et muet qui s'enfonce dans le ciel, elle disait dans ce ciel de plaisir et de souffrance, ou qui sait ce qu'elle pensait, mais les mains restent vides et les mots retombent. (Elle essaie de sourire.) Les mêmes mots. (Elle soupire.) Toujours les mêmes mots qui ne servent à rien. (L'homme regarde fixement la vieille femme.) Disait-elle. (Un temps.) Qui se répètent et veulent se répéter et tout cela, que ce soit un mensonge ou un rêve, quand on ment ou qu'on rêve parce que la vérité est le péché et le jour le désespoir, quand on se traîne aux pieds du hasard et qu'on veut être heureux et qu'on espère que c'est un destin que l'on ressent lorsque la vie s'achève et de quelle manière, que cela devait être un destin, ce à quoi on se cramponne, cet amour, ce grand amour, dont elle parlait encore le jour de sa mort, ce rêve qui l'avait délivrée de la satisfaction, de cette satisfaction et de cette indifférence où elle vivait avec son mari, tout comme moi, pensais-je alors, jusqu'à ce jour-là, et depuis ce jour-là, depuis que j'avais peur qu'il ne vienne plus, plus jamais, un jour comme ça, comme ce jour-là, et personne. (L'homme s'agite.) Et c'était toujours le dernier jour, depuis qu'elle pensait à mourir, parce qu'elle ne supportait plus la vie et l'attente. (Elle sourit.) Maintenant que son mari était mort, enfin. (Elle soupire.) Tout comme elle croyait que cela pouvait se reproduire. (Elle hoche la tête.) Que cela pouvait revenir. Le grand bonheur. (Elle regarde l'homme.) Qu'il revien-

drait. (Elle baisse la voix.) Que quelqu'un viendrait. (L'homme regarde fixement la vieille femme.) N'importe qui! (Elle sursaute, détourne les yeux - un temps.) Et moi, disait-elle, ou moi peut-être, quand j'y pense, lorsque j'étais jeune. Si jeune et si belle. Et blonde, aussi blonde que moi. (Elle regarde l'homme.) Disait-elle. (Elle détourne les yeux - un temps - elle sourit.) Tes cheveux sont comme les blés mûrs au soleil, lui a-t-il dit plus tard, ou quelque chose d'approchant. (L'homme s'agite.) Ou bien parce que c'est l'été et que le soleil brille. Parce que c'était l'été. Comme on se rappelle, d'un été à l'autre, les épis qui ondoient, les jours et les nuits, les nombreuses nuits, croit-on, et l'on dit cette nuit, que l'on décrit, comme elle la décrivait, à laquelle elle pensait en pensant à lui, qui que ce soit. (Elle sourit.) Quand elle voulut partir, disait-elle, courir le vaste monde dont elle avait rêvé, et moi aussi. (Elle soupire.) Quand j'en rêvais. (Elle regarde dans le vide.) Cette odeur et toutes ces couleurs dans les jaunes et les verts et ces ombres tendres sur la peau, avant qu'il fasse plus frais, et tout ce que l'on veut goûter de la bouche, et on le sent, et on a soif, cette soif étrange, disait-elle, et tout ce qu'on ne peut plus décrire, une nuit comme celle-là, quand il est couché avec moi, quelque part dehors, brun, avec ses yeux bruns et ses cheveux bruns, et je suis blonde, et je vois mes cuisses blanches et lisses, toutes lisses et blanches, et nous n'en finissons pas d'être couchés par terre, sur le sommet de la terre en fleurs, tout en haut, et les étoiles sont au-dessous de nous. (L'homme regarde fixement la vieille femme.) Quelque part. (Elle s'interrompt.) Dehors. (Elle sourit.) Ou bien dans le foin, ou bien dans un lit. (Elle regarde l'homme.) Ou bien... (Elle hésite et baisse la voix.) ... ici. (Elle soupire, elle se passe la main sur le front.) Cette histoire. (Elle détourne les yeux - un temps.) Qu'elle m'a racontée et qu'il faut sans cesse que je raconte à nouveau. (Elle baisse la voix.) Comme j'ai vécu ça, ensuite. (Plus fort.) Disant que ç'avait été bon, tout cela, malgré tout, que même le deuil avait un sens, la tristesse aussi, et les larmes. (L'homme s'agite.) Ces larmes qui sont en vous même quand on ne pleure pas, et personne ne les sèche. (Elle soupire.) Ce que je pensais. (Elle passe la main sur son front.) Ce que je pense. (Elle regarde l'homme.) Parce que j'ai peur. (Elle détourne les yeux.) Moi aussi. (Elle baisse la voix.) Que cela se produise, ou bien d'autre chose.

Ils écoutent - un temps.

L'HOMME regarde la vieille femme et grogne : Se produise quoi.  
LA VIEILLE FEMME regarde l'homme : Comme l'autre fois.

Ils se regardent fixement - un temps.

L'HOMME : Quoi. (La vieille femme détourne les yeux.) Je n'ai aucune idée de ce qui se passe. Vous m'avez dit d'entrer. Et de m'attendre.

LA VIEILLE FEMME approuve de la tête : Oui.

L'HOMME : Vous avez dit ça.

LA VIEILLE FEMME : Elle avait peur.

L'HOMME : Je voulais dormir. (Il hausse les épaules.) Et c'est tout.

LA VIEILLE FEMME : Terriblement peur. (Elle soupire.) Oui. (Elle sourit.) Ou bien parce qu'elle était si heureuse, au moins elle le pensait, disait-elle, si merveilleusement heureuse. Pendant sa dernière heure. Lorsque les désirs se réalisent une dernière fois, comme elle le disait. Lorsque les désirs se sont réalisés, pensais-je, même lorsqu'en réalité c'est trop tard. (Elle est anxieuse.) Bien qu'il ne soit jamais trop tard. (L'homme s'agite.) C'est ce qu'on pense. Et l'on pense qu'on vivra éternellement, aussi longtemps qu'on vit, et l'on attend de jour en jour, comme autrefois, et peut-être attend-t-on seulement, disait-elle, d'oublier ce qu'on attend. (Elle essaie de sourire.) Et l'on croit l'avoir oublié quand on est vieux, quand on est vieux et qu'on a les cheveux gris, on croit que cela ne vous fera plus

souffrir. (Elle secoue la tête, lentement.) Mais ça n'est jamais fini. (L'homme regarde fixement la vieille femme.) Jamais. (Elle soupire.) Absolument jamais. (Elle regarde dans le vide - un temps.) Et puis je suis arrivée. (Elle regarde l'homme.) Et il s'est réveillé. (Elle baisse la voix.) Et elle a crié. (Elle détourne les yeux, elle a un rire bref, elle se tait.) C'est là qu'elle a crié ; (anxieusement.) Et moi j'avais ri. (L'homme s'agite.) Elle a crié au secours. (Elle regarde l'homme, elle chuchote.) Au secours. (Elle se lève, elle recule, elle s'immobilise.) De plus en plus fort. (L'homme regarde fixement la vieille femme.) Au secours. (Elle appelle à voix basse.) Au secours! (Elle se cache le visage dans les mains et crie plus fort.) Au secours!

Ils se regardent fixement - un temps.

L'homme se lève. La vieille femme ôte les mains de son visage, elle détourne les yeux, va vers la fenêtre et s'immobilise. Un temps.

La vieille femme rit. L'homme se rassoit. La vieille femme se tait.

L'HOMME grogne : Après une cuite pareille.

LA VIEILLE FEMME : Ou bien parce qu'elle était vieille.

L'HOMME : Avant.

LA VIEILLE FEMME regarde l'homme : Si vieille et si laide.

L'HOMME : Au moment où je me promenais sans savoir où j'étais.

LA VIEILLE FEMME : Quand elle y pensais. (L'homme regarde vers le fond.) Et ses pensées à lui.

L'HOMME regarde la vieille femme : Dans un état pareil.

Ils se regardent fixement - un temps.

LA VIEILLE FEMME : Lui.

L'HOMME : Avec mon... (Il cherche ses mots.) ...est-ce que je sais. (Il a un sourire.) J'en avais ras le bol,

LA VIEILLE FEMME fixement : Ce dégoût.

L'HOMME : Tout ça m'était égal.

LA VIEILLE FEMME : Après.

L'HOMME, géné : Tout ça m'était bien égal.

LA VIEILLE FEMME détourne les yeux : Et quand elle m'a vue. (Elle regarde vers le fond.) Moi, à côté d'elle, jeune et sans rides. (Elle soupire.) Ces chairs bien fermes et cette peau toute lisse, sour tout le corps. (Elle regarde l'homme, détourne les yeux, regarde droit devant elle.) A côté de cette vieille femme qui nous dégoûtait.

L'HOMME grogne : Rien à foutre. (Il a un sourire gêné.) J'vous aurais rien fait.

LA VIEILLE FEMME : Et elle est tombée par terre. (L'homme s'agite.) Elle est tombée par terre et elle est restée étendue là comme morte. (Elle regarde par terre.) Comme morte, là. Et elle ne bougeait plus. Et elle était étendue là, seule, elle râlait et ne se relevait pas. (Elle porte les mains à son coeur.) Nous l'avons vue étendue là. (Elle soupire, lève les yeux, baisse les mains.) Devant nous. (Elle regarde dans le vide.) Quand elle a eu dit tout ce qu'elle pensait. (Un temps - elle soupire.) Et nous avons filé. (Elle hoche la tête.) Oui. (Elle regarde l'homme.) Tous les deux. (Elle baisse la voix.) Lui et moi. (Elle sourit.) La jeune femme, comme elle m'appelait. (L'homme regarde fixement la vieille femme.) Qui plaquera son mari comme elle-même, disait-elle, avait plaqué le sien pour refaire sa vie, avec lui. (Elle détourne les yeux.) Avec l'autre. (Elle chuchote.) Avec un autre.

Ils écoutent - un temps.

L'HOMME, grognant : Je n'avais aucune idée de ce qui se passait.

LA VIEILLE FEMME : Quand réellement on part. (Elle va à la fenêtre.)

Jusqu'au moment où on perd courage et où on revient. (Elle s'immobilise, elle regarde par la fenêtre - un temps - elle soupire.) Comme tous nous perdons courage. (Elle sourit.) Ou bien nous mourons, disait-elle. (Elle se retourne à moitié.) Cette pauvre vieille femme. (Elle baisse la voix.) Jusqu'à ce qu'elle soit réellement morte.

L'homme regarde fixement la vieille femme - un temps.

L'HOMME, agité : Si je n'avais pas atterri là par hasard, dans l'unique café, et de là jusqu'ici. (Il hausse les épaules.) Et j'étais planté devant la maison, à la porte. (Il regarde vers le fond.) J'étais en train d'entrer, quand elle m'a interrogé. (Il regarde la vieille femme.) Je n'ai rien fait d'autre que ça. (La vieille femme se retourne complètement.) Pour commencer. (La vieille femme regarde l'homme.) La femme. (Il a un sourire.) La jeune femme. (La vieille femme détourne le regard.) Avec son mari. (Il est gêné.) Ils me regardaient depuis un moment, vraisemblablement. (Il regarde vers le fond.) Les gens du dessus. (Il regarde la vieille femme.) Des gens que vous connaissez, je suppose. Et vous m'avez dit le genre de vie qu'ils mènent, jour après jour, et aussi ce qu'ils pensent de vous, et des choses de ce genre... (Il regarde vers le fond.) ... et aussi que la femme vous ressemble quand vous étiez plus jeune. (Il regarde la vieille femme.) C'est ce que vous m'avez raconté. (Il hausse les épaules.) Quand vous avez dit que vous me connaissiez. (La vieille femme se dirige vers la table.) Ou de quoi j'avais l'air. (La vieille femme s'immobilise.) Si c'était son mari. Qui allait m'angueler. Quand elle m'a demandé où j'allais. Chez vous vraisemblablement et j'ai dit oui et je suis monté.

LA VIEILLE FEMME : Oui.

L'HOMME : J'aurais même pas sonné. (La vieille femme regarde l'homme.) Bien que le nom m'ai dit quelque chose. (Il a un sourire.) Votre nom. (gêné.) Je n'ai pas la mémoire des noms. (La vieille femme sourit.) Pas quand je suis en plein boulot, en tout cas. (Il regarde vers le fond, puis autour de lui, puis la vieille femme.) Une rue comme tant d'autres. (Il regarde vers le fond.) Après ma tournée. (Il regarde la vieille femme.) A ce qu'il me semblait.

LA VIEILLE FEMME : C'était comme un miracle.

L'HOMME : A moins que je refoute le camp.

LA VIEILLE FEMME : Ça aurait été comme un miracle. (Elle soupire.) Pendant que je riais d'elle. (Elle sourit.) Je me suis moqué d'elle. Parce que j'étais jeune. (Elle regarde vers le fond.) Jeune à ce point. (Elle hoche la tête.) Trop jeune. (Elle baisse la voix.) Aussi longtemps qu'on ne comprend rien. (Elle regarde l'homme.) Quand j'y pensais, disait-elle, comme moi autrefois. (L'homme s'agite.) Avant que tout arrive comme c'est arrivé et comme ça doit arriver, comme on le croit et veut le croire, parce qu'on n'a plus besoin de le savoir. (Elle sourit.) Après. (Elle regarde vers le fond.) Comme avant. (Elle écoute.) Lorsqu'on ne le sait pas encore et qu'on est tout joyeux.

Ils écoutent - un temps.

L'HOMME : Je n'ai aucune idée de ce qui s'est passé. (La vieille femme regarde l'homme.) Je ne sais pas si elle était joyeuse. (Il regarde la vieille femme.) Comme vous voulez le dire. (Gêné.) Si son mari n'avait pas été là.

Ils se regardent fixement - un temps.

LA VIEILLE FEMME : Ou bien ce qu'elle s'imaginait.

L'HOMME : D'après l'adresse, ça aurait pu être ça. (La vieille femme soupire et détourne les yeux.) Comme au café où j'avais demandé. (Il hausse les épaules.) A tout hasard. (La vieille femme regarde autour d'elle.) Toutes les maisons se ressemblent. (Il regarde vers la fenêtre.) Ou bien quand il s'est mis à pleuvoir, comme vous dites. (Il regarde la vieille femme, regarde vers

le fond.) Et je traîne mes bottes dans le coin... (Il a un sourire et regarde la vieille femme.) ... et je me retrouve quelque part. (La vieille femme s'approche de la table.) Ou comme ça. (La vieille femme s'immobilise.) En plus, il faisait plutôt sombre. (Il regarde vers le fond.) En bas et dans l'escalier, une blonde comme ça, sentant le parfum. (Il regarde la vieille femme.) C'est vrai. (Il a un sourire.) Dans un nuage de parfum et de poudre, et elle m'a dit : et alors. (Gêné.) Ou bien son mari.

LA VIEILLE FEMME : Dans la nuit.

L'HOMME : Voulait savoir si je cherchais quelqu'un.

LA VIEILLE FEMME : La veille du déménagement. (L'homme hausse les épaules.) Elle voulait déménager. (Elle regarde l'homme.) C'est ce qu'elle avait raconté à tout le monde.

L'HOMME : J'avais besoin d'aller quelque part...

LA VIEILLE FEMME : Dans cette pièce aux murs nus. (L'homme regarde vers le fond.) Où elle restait assise, à attendre. (Elle s'assoit, le regard fixe.) Le camion de déménagement, peut-être. Pour faire partir les derniers meubles. Le dernier soir, disait-elle.

L'HOMME : ... et je ne savais pas où c'était.

LA VIEILLE FEMME : Le tout dernier soir.

L'HOMME, agité : Ou bien c'était parce que je voulais me mettre à l'abri de la pluie.

LA VIEILLE FEMME : Quand on est sans espoir. (Elle détourne les yeux.) Quand, enfin, on est sans espoir. (Elle baisse la voix.) Du moins on le croit. (Elle regarde l'homme.) Quand ça ne fait plus mal.

L'HOMME regarde la vieille femme : Ça m'est égal d'être là ou ailleurs.

LA VIEILLE FEMME sursaute : Oui.

Ils se regardent fixement - un temps.

L'HOMME : Je ne sais pas. (La vieille femme détourne les yeux.) Ce que vous avez dit. (Il hésite.) Que vous étiez folle. (La vieille femme approuve de la tête.) Ce serait elle qui l'aurait prétendu. (Il regarde vers le fond, il regarde la vieille femme, il a un sourire.) La jeune femme. (La vieille femme regarde l'homme.) Comme vous l'appellez. (La vieille femme détourne les yeux.) Avec son mari. (Il regarde vers le fond.) Un type avec un col et une cravate. (La vieille femme regarde l'homme.) Et la gueule qui va avec. (Il a un sourire et regarde la vieille femme.) Comme votre mari... (gêné) ... quand votre mari vivait encore.

LA VIEILLE FEMME soupire : Oui.

L'HOMME : Vraisemblablement.

LA VIEILLE FEMME : Quand on est arrivé à cet âge là.

L'HOMME : Ou bien ce que vous vouliez dire. (Il hésite.) Quand vous avez dit : entre.

LA VIEILLE FEMME : Et tout d'un coup. (L'homme regarde vers le fond.) Quand tout d'un coup il est à la porte.

L'HOMME : J'aurais fait demi-tour. (La vieille femme détourne les yeux.) Aussitôt.

Ils se regardent fixement - un temps.

LA VIEILLE FEMME : Et elle avait dit : entre - disait-elle. (L'homme regarde la vieille femme.) Viens. (Elle soupire.) Comme elle pensait, sur le moment et avant. Son pas. Ses pas, dans l'escalier déjà, quand elle se rappelait sa démarche, sa façon de marcher d'autrefois. Quand elle a couru vers la porte. (Elle écoute.) Et il est là devant elle. (Elle regarde l'homme.) Avec sa chemise ouverte, et sa poitrine large, et son blouson et tout ça, et sa façon de la regarder fixement. (L'homme s'agite.) Elle s'en souvenait. (Elle détourne les yeux et sourit.) Et pourtant elle ne pensait plus à rien, seulement son cœur battait, elle étouffait, elle tremblait de tout son corps, et ce qu'elle disait, la voix chavirée, les lèvres frémissantes. (Elle soupire.)

Un instant comme celui-là. (Elle regarde l'homme.) Parce qu'elle pensait que c'était lui. (L'homme regarde fixement la vieille femme.) Quand elle lui dit : entre. (Anxieusement.) Et elle dit : viens là. (Elle détourne les yeux, rit doucement - un temps.) Et il s'approcha. (L'homme s'agite.) Il s'est approché, disait-elle. Elle avait tendu les mains vers lui. (Elle hoche la tête.) Et il était resté. (Elle baisse la voix.) Près d'elle. (L'homme regarde fixement la vieille femme.) Toute vieille qu'elle était, disait-elle. (Elle regarde l'homme, elle a un rare bref, elle se tait.) Ou bien qui sait ce qu'elle s'était imaginé.

L'HOMME, agité : Quand.

Ils se regardent fixement - un temps.

LA VIEILLE FEMME : Et moi je ne pouvais pas m'empêcher de rire.

L'HOMME, grognant : Comment ça.

LA VIEILLE FEMME : J'avais envie de rire.

L'HOMME : Quand. (Il regarde autour de lui, il regarde la vieille femme.) J'étais ivre. (Il regarde vers le fond.) Je pouvais à peine me tenir debout.

Ils écoutent - un temps.

LA VIEILLE FEMME parle à voix basse, pour elle seule : Je pensais : elle devient folle.

L'HOMME regarde la vieille femme et hausse la voix : Qui? (La vieille femme sursaute et prend un air anxieux.) Je... (gêné) ... je suis encore à moitié ivre. (La vieille femme regarde l'homme.) Et pour qui ils me prenaient. (Il regarde vers le fond.) Ou pour quelle raison. (Il hausse les épaules.) Je ne sais pas.

LA VIEILLE FEMME : Elle ne savait plus très bien où elle en était. (Elle hoche la tête.) On le savait. Qu'elle était folle. Tout le monde le savait, sauf elle. (Elle détourne les yeux.) Tantôt elle se plaignait, tantôt pas. Depuis qu'elle était seule, comme elle disait, quand elle sortait encore faire ses achats tous les jours, elle racontait à tout le monde qu'elle voulait déménager parce qu'elle ne supportait plus cette solitude qu'elle avait imaginée, disait-elle, car elle y croyait et au même instant le niait, ce logis vide et la façon qu'elle avait d'y vivre, presque sans meubles et sans vêtements et à moitié affamée, pour le prouver aux autres et se le prouver à elle-même. (L'homme regarde fixement la vieille femme.) Je ne vais pas tarder à déménager, disait-elle toujours, demain ou après-demain, et nous nous moquions d'elle en secret, derrière son dos. (Elle essaie de sourire.) Encore qu'elle s'en soit sûrement aperçue. (Elle soupire.) Jusqu'au jour où elle-même s'est mise à douter de sa raison, à force d'y penser, de se souvenir, disait-elle, et chaque mot réveille de nouveaux souvenirs et d'autres choses, auxquelles elle pensait tout d'un coup, beaucoup d'autres choses auxquelles elle ne voulait pas penser, et finalement tout à la fois, disait-elle, jusqu'à ce qu'elle ne sache plus à quoi elle pensait et ne voie plus que ce qu'elle avait devant soi et qui l'effrayait. Quand les mots étaient de simples mots et rien d'autre, et le sang vous siffle dans les oreilles. Quand on dit il pleut, ou le soleil brille ou il fait beau, ou bien bonjour, quoi que l'on pense, parce qu'on ne peut pas ne rien dire. (Elle se passe la main sur le front, lentement.) Aussi longtemps que l'on pense et qu'on ne peut pas faire autrement. (Elle regarde dans le vide.) Ou bien parce qu'on a ça en soi, disait-elle, avec ces désirs vagues, dans le long, long crépuscule au-dessus de l'océan des mots où soufflent nos paroles, et personne ne sait si c'est la nuit qui tombe ou le jour qui se lève. (L'homme s'agite.) Oui. (Anxieusement.) Avant qu'on crie. (L'homme regarde fixement la vieille femme.) Jusqu'à ce qu'on crie. (Elle sourit.) Comme elle disait. (Elle regarde l'homme, elle a un rare bref, elle se tait.) Elle était vraiment folle.

Ils se regardent fixement - un temps.

L'HOMME, grognant : Qui.

LA VIEILLE FEMME soupire : Pourtant elle m'a fait pitié. (Elle détourne les yeux.) Quand je l'ai vue assise là. (Elle parle pour elle seule.) A la table. (L'homme s'agite.) Vieille et grise, le visage plein de rides, le cheveu clairsemé et la bouche flétrie, dans sa blouse mauve à fleurs plus claires. (L'homme regarde fixement la vieille femme.) Et sa façon de lever les mains. (Elle lève les mains.) Comme elles étaient translucides, au bout de ses bras décharnés, ces mains de vieille aux reflets bleuâtres. (Elle baisse les mains.) Et pourtant elle ne devait pas être encore si vieille que ça, pas terriblement vieille. (Elle soupire.) Personne ne savait son âge, non, personne ne le savait. (Elle secoue la tête.) Elle non plus, peut-être. (Elle sourit.) Pas exactement. (Elle regarde dans le vide.) Mais ses yeux brillaient. (L'homme s'agite.) C'est tout ce qu'elle avait encore de beau, ses yeux. (Elle soupire, regarde l'homme, détourne les yeux, veut se lever, reste assise - un temps.) Et sa manière de se mouvoir, petite et fragile, d'aller de la fenêtre à la table, à pas légers et affairés, et ce qu'elle disait, quand elle parlait sans fin, jusqu'au moment où elle ne savait plus où elle en était. (Elle sourit.) Et moi aussi. (Elle hoche la tête.) Nous parlions à tort et à travers et lui, il dormait. (Elle regarde l'homme.) Il était couché sur le canapé et dormait contre le mur quand elle disait : il dort. (Anxieusement.) Ou bien il faisait semblant, c'est ce que je pensais. (Elle détourne les yeux et baisse la voix.) Et nous, nous chuchotions. (L'homme regarde vers le fond.) Quand je suis arrivée.

Ils écoutent - un temps.

L'HOMME, grognant : Où je voulais aller. (Il regarde la vieille femme.) Ou bien ce que je faisais là. (Il a un sourire.) Comme si j'avais été pris la main dans le sac.

LA VIEILLE FEMME, lentement : Et maintenant c'est à mon tour d'être vieille.

L'HOMME : J'aurais aussi bien pu passer la nuit ailleurs. (Il hausse les épaules.) Ou même dehors, qu'est-ce que ça pouvait me faire. (La vieille femme regarde l'homme.) Ça n'aurait pas été la première fois que je dormais dehors. (Il a un sourire.) Même sous la pluie.

LA VIEILLE FEMME : Oui.

L'HOMME : Ou bien parce que j'étais ivre.

LA VIEILLE FEMME sourit : C'est mon tour d'être vieille.

L'HOMME : Ça m'arrive souvent. (Il a un sourire.) Quand j'en ai assez. (Il hausse les épaules.) Ou quelque part ailleurs. (La vieille femme soupire et détourne les yeux.) Ce regard bovin.

LA VIEILLE FEMME baisse la voix : Mais en ce temps-là j'étais jeune.

L'HOMME : C'est comme l'homme, qui voulait faire le malin.

LA VIEILLE FEMME hausse la voix : Jeune et belle.

L'HOMME : Un petit mec tiré à quatre épingles.

LA VIEILLE FEMME se lève : Oh oui.

L'homme regarde fixement la vieille femme - un temps.

L'HOMME, grognant : Je ne supporte pas de rester longtemps au même endroit.

LA VIEILLE FEMME : En ce temps-là.

L'HOMME : Le toute façon.

LA VIEILLE FEMME : Et alors je suis arrivée. (L'homme s'agite.) Le lendemain matin. (Elle va vers le fond.) Au petit matin, j'ai descendu l'escalier, j'ai pris le long couloir. (Elle s'immobilise.) Parce que la porte était ouverte. (Elle regarde autour d'elle.) Je suis arrivée là. (Anxieusement.) Oui. (Elle se retourne.) C'était encore allumé, et pourtant il faisait grand jour, par la fenêtre. (Elle regarde la fenêtre.) Le soleil se levait derrière les vitres sans rideaux. (Elle détourne les yeux.) Oui. (Lentement.) En plein déménagement, comme elle disait. (L'homme s'agite.) Ou bien je ne sais ce

qu'elle avait imaginé. (Elle se passe la main sur le front, elle essaie de sourire.) On avait une impression. (Elle parle pour elle-même.) Avec le canapé contre un des murs. (L'homme regarde fixement la vieille femme.) Le vieux canapé en faux cuir qui était avant dans la cuisine, disait-elle. (Elle sourit.) J'ai pensé que c'était peut-être un héritage, ou bien qu'elle était superstitieuse, à cause de l'impression que ça faisait, à cause de ce qu'on attendait. (Elle regarde autour d'elle.) Dans ce décor. (L'homme s'agite.) Avec ce qu'elle avait vécu et voulait vivre encore. (Elle soupire.) Un jour comme celui-là, où son rêve se réalisait, pensais-je. (Elle sourit pour elle seule.) Après cette nuit. (L'homme regarde fixement la vieille femme.) Elle avait rêvé. (Elle va vers la table.) A cette table, là. (Elle s'immobilise.) Maintenant que les choses avaient tourné de la sorte, et à cet endroit-là, et comme elle l'avait dit. Elle voulait se mettre au lit. Dans sa chambre. (Elle regarde vers le fond.) Dans sa chambre, la pièce à côté, à droite, la deuxième porte dans le couloir avec, de l'autre côté, en biais, la cuisine et son garde-manger vide. Mais elle passa devant, alla jusqu'à la porte de l'appartement et revint sur ses pas. (Elle sourit.) Refaisant le chemin qu'il avait pris en entrant. (Elle soupire.) Et moi aussi. (Elle secoue la tête.) Elle n'aurait pas pu attendre davantage, disait-elle. (Elle regarde l'homme.) Pas un jour de plus, c'est ce qu'elle m'a dit. (Elle sourit.) Pas un seul jour. (L'homme s'agite.) Avant même que j'ai compris. (Elle soupire et regarde vers le fond.) Ce matin-là. (L'homme regarde fixement la vieille femme.) J'étais comme les autres jours. (Elle va vers la fenêtre.) Je ne pensais à rien. (Elle s'immobilise.) Ou bien je pensais au petit déjeuner et à mon mari, peut-être, et au ciel bleu. (Elle se retourne.) Je ne me doutais pas que, pour moi, ç'allait être tout autre chose qu'une belle journée, que ç'allait être bien davantage. (Elle va vers la table.) J'étais contente. (Elle s'immobilise.) J'étais de bonne humeur, comme toujours. (Elle regarde l'homme, elle détourne les yeux - un temps.) Ou bien peut-être que je m'en doutais. (L'homme s'agite.) De la façon dont, ensuite, les yeux fermés, j'ai tout de même vu tout ça, et avec tous mes sens, de la façon dont ça montait en moi et dont ça me submergeait, et lui avec moi, de part en part, et je sentais nos souffles. (L'homme regarde fixement la vieille femme.) Je n'arrivais pas à y voir clair. (Elle regarde l'homme, elle détourne les yeux.) Même par la suite. (Elle regarde dans le vide.) J'ai eu beau me dire cent fois ce que je ressentais et voulais ressentir, me le répéter sans cesse, avec les mêmes mots, jusqu'à aujourd'hui et jusqu'au jour de ma mort, me répéter ce que ç'avait été et ce que je croyais et ce que j'avais cru, exactement, strictement de la même façon. (Elle met les mains sur son cœur.) Du moins je le pensais. (Elle regarde l'homme.) Comme un grand bonheur, disait-elle. (Elle baisse la voix.) Et comme une terreur.

Ils se regardent fixement - un temps.

L'HOMME se lève : Je ne sais pas...

LA VIEILLE FEMME chuchote : Je pense.

L'HOMME : ... moi.

LA VIEILLE FEMME : Mais je ne suis pas folle. (Elle secoue la tête.) Non. (A voix haute.) Non! (Elle va vers l'homme.) Je ne suis pas folle. (L'homme veut se reculer, la vieille femme s'immobilise, l'homme hausse les épaules.) Pas moi.

Ils se regardent fixement - un temps.

L'HOMME : Qui j'étais. (Il cherche ses mots.) Ce que tout le monde demande... (il regarde vers le fond) ... vraisemblablement... (il regarde la vieille femme) ...ou à quoi je ressemble. Quand j'arrive n'importe où. Où personne ne me connaît. (il a un sourire.) Je ne connais personne non plus. Ou les idées qui me viennent, quand des fois je lis les noms sur les plaques à côté des sonnettes. (il regarde vers le fond.) Ou bien parce qu'il pleut. (il regarde

qu'elle avait imaginé. (Elle se passe la main sur le front, elle essaie de sourire.) On avait une impression. (Elle parle pour elle-même.) Avec le canapé contre un des murs. (L'homme regarde fixement la vieille femme.) Le vieux canapé en faux cuir qui était avant dans la cuisine, disait-elle. (Elle sourit.) J'ai pensé que c'était peut-être un héritage, ou bien qu'elle était superstitieuse, à cause de l'impression que ça faisait, à cause de ce qu'on attendait. (Elle regarde autour d'elle.) Dans ce décor. (L'homme s'agite.) Avec ce qu'elle avait vécu et voulait vivre encore. (Elle soupire.) Un jour comme celui-là, où son rêve se réalisait, pensais-je. (Elle sourit pour elle seule.) Après cette nuit. (L'homme regarde fixement la vieille femme.) Elle avait rêvé. (Elle va vers la table.) À cette table, là. (Elle s'immobilise.) Maintenant que les choses avaient tourné de la sorte, et à cet endroit-là, et comme elle l'avait dit. Elle voulait se mettre au lit. Dans sa chambre. (Elle regarde vers le fond.) Dans sa chambre, la pièce à côté, à droite, la deuxième porte dans le couloir avec, de l'autre côté, en biais, la cuisine et son garde-manger vide. Mais elle passa devant, alla jusqu'à la porte de l'appartement et revint sur ses pas. (Elle sourit.) Refaisant le chemin qu'il avait pris en entrant. (Elle soupire.) Et moi aussi. (Elle secoue la tête.) Elle n'aurait pas pu attendre davantage, disait-elle. (Elle regarde l'homme.) Pas un jour de plus, c'est ce qu'elle m'a dit. (Elle sourit.) Pas un seul jour. (L'homme s'agite.) Avant même que j'ai compris. (Elle soupire et regarde vers le fond.) Ce matin-là. (L'homme regarde fixement la vieille femme.) J'étais comme les autres jours. (Elle va vers la fenêtre.) Je ne pensais à rien. (Elle s'immobilise.) Ou bien je pensais au petit déjeuner et à mon mari, peut-être, et au ciel bleu. (Elle se retourne.) Je ne me doutais pas que, pour moi, ç'allait être tout autre chose qu'une belle journée, que ç'allait être bien davantage. (Elle va vers la table.) J'étais contente. (Elle s'immobilise.) J'étais de bonne humeur, comme toujours. (Elle regarde l'homme, elle détourne les yeux - un temps.) Ou bien peut-être que je m'en doutais. (L'homme s'agite.) De la façon dont, ensuite, les yeux fermés, j'ai tout de même vu tout ça, et avec tous mes sens, de la façon dont ça montait en moi et dont ça me submergeait, et lui avec moi, de part en part, et je sentais nos souffles. (L'homme regarde fixement la vieille femme.) Je n'arrivais pas à y voir clair. (Elle regarde l'homme, elle détourne les yeux.) Même par la suite. (Elle regarde dans le vide.) J'ai eu beau me dire cent fois ce que je ressentais et voulais ressentir, me le répéter sans cesse, avec les mêmes mots, jusqu'à aujourd'hui et jusqu'au jour de ma mort, me répéter ce que ç'avait été et ce que je croyais et ce que j'avais cru, exactement, strictement de la même façon. (Elle met les mains sur son cœur.) Du moins je le pensais. (Elle regarde l'homme.) Comme un grand bonheur, disait-elle. (Elle baisse la voix.) Et comme une terreur.

Ils se regardent fixement - un temps.

L'HOMME se lève : Je ne sais pas...

LA VIEILLE FEMME chuchote : Je pense.

L'HOMME : ... moi.

LA VIEILLE FEMME : Mais je ne suis pas folle. (Elle secoue la tête.) Non. (A voix haute.) Non! (Elle va vers l'homme.) Je ne suis pas folle. (L'homme veut se reculer, la vieille femme s'immobilise, l'homme hausse les épaules.) Pas moi.

Ils se regardent fixement - un temps.

L'HOMME : Qui j'étais. (Il cherche ses mots.) Ce que tout le monde demande... (il regarde vers le fond) ... vraisemblablement... (il regarde la vieille femme) ...ou à quoi je ressemble. Quand j'arrive n'importe où. Où personne ne me connaît. (Il a un sourire.) Je ne connais personne non plus. Ou les idées qui me viennent, quand des fois je lis les noms sur les plaques à côté des sonnettes. (Il regarde vers le fond.) Ou bien parce qu'il pleut. (Il regarde

la vieille femme.) Ou bien où je suis.

LA VIEILLE FEMME : Je sais ce que j'ai vécu.

L'HOMME hausse les épaules : Je n'ai aucune idée de ce qui s'est passé.

LA VIEILLE FEMME : Je sais ce que j'ai vécu.

L'HOMME : De quoi il faut que j'aie l'air.

LA VIEILLE FEMME : Vraiment et pour de bon.

Ils se regardent fixement - un temps.

L'HOMME : L'air de je ne sais qui.

LA VIEILLE FEMME baisse la voix : Je ne me fais pas des idées. (Elle va vers l'homme.) Toi. (L'homme a un mouvement de recul, la vieille femme s'immobilise, l'homme reste figé.) La façon dont je vis tout cela. (Elle tend les mains vers l'homme.) Comme à l'instant, comme maintenant et comme toujours, sans cesse. (Elle saisit l'homme.) Que je dorme ou que je sois éveillée, que je rêve ou que je meure. (Elle regarde l'homme droit dans les yeux.) Tu lui ressembles, on dirait que c'est lui, le front et les cheveux et la bouche et les mains. (Elle prend ses mains.) C'est comme ça que tu étais. (Elle appuie sa tête contre sa poitrine et ferme les yeux.) Quand tout revient au même, de rire ou de pleurer, d'être heureuse ou d'être triste. (L'homme ne bouge pas.) Et le jour ou la nuit, la façon dont les heures passent, qu'elles passent vite ou non, qu'elles passent là ou ailleurs, et l'on rêve de ce qu'on a dans les mains. (Elle baisse la voix.) J'étais couchée dans ses bras et je voulais mourir. (Elle ouvre les yeux.) C'est là que je voulais mourir. (Elle hausse la voix.) Dans ses bras, voilà ce que je pensais. (Elle relève la tête, elle baisse la voix.) Je le pensais vraiment. (L'homme s'agite.) C'était terrible et c'était beau, et c'était comme quand on a la fièvre, avec cette soif, cette soif qui n'en finit pas. (Elle regarde l'homme droit dans les yeux.) Ou bien je serais partie avec lui. (Anxieusement.) Avec lui. (Elle sourit.) Jusqu'au bout du monde. (L'homme regarde la vieille femme.) Quand on n'a plus besoin de penser. (Elle détourne les yeux.) Et qu'on pense tout de même. (Lentement.) Et les pensées sont comme on pense. (L'homme veut repousser la vieille femme.) Et il disait : toi. (Elle se cramponne à l'homme.) Toi. (Elle est dans une panique fébrile.) Je t'aime, oui, toi, et je pense, oui, oui, que je ne veux pas mourir encore, je veux vivre... (L'homme se débat.) ... vivre encore une fois, vivre cela encore une seule fois. (Elle sursaute, elle se tait, elle lâche l'homme, recule, s'immobilise et reste figée.) Je l'aimais. (L'homme regarde fixement la vieille femme.) Il voulait refaire sa vie. (Elle regarde l'homme.) Avec moi.

Ils se regardent fixement - un temps.

L'HOMME, grognant : Ou bien où (Il regarde autour de lui, regarde la vieille femme, hausse la voix.) Où suis-je? (La vieille femme a une expression anxieuse.) Où.

LA VIEILLE FEMME chuchote : Au secours. (L'homme va vers la vieille femme, s'immobilise et serre les poings.) Au secours. (Elle appelle à mi-voix.) Au secours!

L'HOMME : Où suis-je.

LA VIEILLE FEMME se prend le visage dans les mains : Au secours.

L'HOMME, hurlant : Mais où?

Ils sursautent et se regardent fixement - un temps - ils baissent les mains, détournent les yeux et écoutent - un temps - ils regardent vers le fond - un temps.

LA VIEILLE FEMME : Oui.

L'homme regarde la vieille femme, la vieille femme se détourne, va vers la table, s'immobilise, écoute, repart, s'assoit et appuie la tête dans les mains.

L'HOMME, grognant : Ou bien qui. (La vieille femme lève les yeux et regarde vers la fenêtre, l'homme a un sourire.) Qui je suis.

LA VIEILLE FEMME : Il pleut toujours. (Elle soupire.) Et demain... (elle s'interrompt, se passe la main sur le front, regarde l'homme.)...demain. (L'homme recule vers le canapé.) Demain peut-être. (Elle sourit, détourne les yeux - un temps - elle soupire.) Comme j'ai ces mots dans l'oreille, depuis. (L'homme s'immobilise.) Quand le soleil brille.

L'HOMME : Si quelqu'un entend ça. (Il est agité, il regarde vers le fond.) Je dormais déjà. (Il regarde la vieille femme.) Je voulais dormir, un point c'est tout. (La vieille femme regarde l'homme.) Après cette cuite. (La vieille femme détourne les yeux.) Est-ce que je sais. (Il cherche ses mots.) Quelle idée je pouvais bien avoir derrière la tête. (Il jette un coup d'oeil vers la fenêtre.) Quand il s'est mis à pleuvoir... (il a un sourire) ... ou bien parce qu'il fallait que j'aie quelque part. (Il regarde vers le fond.) C'était vraisemblablement un hasard, comme avec n'importe qui, quand je suis dans le pétrin, il y a des gens qui le devinent rien qu'à ma tête... (il regarde la vieille femme) ... et qui ne sont pas foutus eux-mêmes de s'en sortir. (Il a un sourire, il regarde vers le fond.) Quand je bois un coup avec quelqu'un, ou bien qu'on joue aux dés sur le comptoir. (Il regarde la vieille femme.) On entend raconter de toutes les couleurs. Des histoires, elles valent ce qu'elles valent. (Il hausse les épaules.) J'en ai connu, des femmes. (Il se rassoit.) Il n'y en a pas deux qui racontent la même histoire. (La vieille femme regarde dans le vide.) Et elles veulent toutes la même chose. (Il a un sourire, il est gêné.) Que je reste, ou quelque chose comme ça. (Un temps - il s'agite.) Et ce que vous m'avez raconté. (Il hésite.) A propos de la jeune femme, qui en sera un jour au même point... (il regarde vers le fond) ... ou bien ce qui lui est arrivé, quand elle m'a vu et qu'elle s'est douté de quelque chose. (Il a un sourire.) Comme moi. (Il regarde la vieille femme.) Ou à peu près. (La vieille femme sourit pour elle toute seule.) Quand vous avez dit que vous m'aviez reconnu à mon pas, quand j'étais encore dans l'escalier. (La vieille femme soupire.) Pendant que je montais. (Il regarde vers le fond.) J'aurais fait demi-tour. (Il regarde la vieille femme, il s'agite.) J'attendais seulement qu'ils soient sortis. (La vieille femme regarde l'homme.) Dans la rue. (Il regarde vers le fond.) Et j'aurais disparu. (La vieille femme sourit.) J'avais besoin d'aller quelque part.

LA VIEILLE FEMME : Tu aurais dû venir plus tôt.

L'HOMME regarde la vieille femme : Ou bien parce que.

LA VIEILLE FEMME : Bien plus tôt. (Elle se lève.) Autrefois, quand tout était encore là, comme autrefois. (Elle regarde autour d'elle.) Comme autrefois. (Elle va et vient, avec animation.) Le gros tapis rouge de toutes les couleurs, avec ses beaux dessins. (Elle écarte les bras.) Un tapis immense, et tous les meubles. (L'homme suit la vieille femme du regard.) L'ensemble de meubles capitonnés avec le grand divan et la table ronde et le lampadaire et la table roulante avec des carreaux de faïence et dessous les magazines, les revues et les journaux, que je lisais quand j'étais dans mon fauteuil devant le poêle, dans mon fauteuil, ce fauteuil extraordinairement confortable, que nous avions acheté spécialement pour moi, en même temps que l'horloge dont j'entendais le tic-tac derrière moi contre le mur, et la sonnerie mélodieuse aux heures et aux demies. (Elle s'immobilise.) Et sur l'argentier, le plateau avec les verres à liqueur à côté de la coupe en cristal et de la danseuse en porcelaine avec son casque d'or. (Elle sourit.) Et tous les petits souvenirs. (Elle va et vient.) Et la jardinière et les vases, et ici le caoutchouc, et les cactus sur la fenêtre, que j'arrivais à faire fleurir souvent, par exemple en plein hiver, à Noël, c'était ma fierté. (Elle s'immobilise.) Et les tasses à café que je me faisais offrir à chacun de mes anniversaires, je les sortais quand j'avais des visites et que je faisais de la pâtisserie, ou bien pour une fête quelconque, quand après le repas on dégustait une bouteille de malaga ou de samos, ou bien une bouteille de blanc qu'on allait chercher à la cave, ou quelquefois du champagne. (Elle va et vient.) Et je faisais marcher la radio ou le pick-up, avec tous les disques, Poètes et paysans, La Paloma, Etoile des Neiges, c'était ma chanson préférée. (Elle s'immobili-

se, elle rit.) Ou bien Good Bye Farewell. (Elle fredonne.) Je l'ai chantée plus d'une fois, en même temps que la radio. (Elle rit.) En faisant le ménage, tout en maniant l'Océdar ou le balai-brosse. (Elle essaie de chanter.) Allons les gars, vire au guindeau... ou bien (Elle s'arrête, elle rit.) Et j'en passe. (Elle regarde l'homme.) En ce temps-là, je savais encore chanter. (Elle sourit.) Et danser. (Elle détourne les yeux, elle va et vient.) Et la musique de danse. (Elle exécute quelques pas de danse, elle fredonne, elle s'immobilise, elle rit.) J'étais bonne danseuse, et j'adorais danser, les vieilles danses, le plus beau de tous les tangos du monde, ou la valse, ou le fox-trott. (Elle va et vient.) Et les marches militaires, et Wagner, ou Strauss, et pour finir, l'appareil de télévision. (Elle s'immobilise.) Et les tableaux sur les murs. (L'homme regarde fixement la vieille femme.) Il y en avait même un qui était une vraie peinture à l'huile. (Elle va et vient.) Une vraie journée d'été avec la forêt en arrière-plan, tous ces grands arbres dans l'air vibrant de chaleur avec leurs feuillages argentés et puis la Sérénade au Clair de Lune en litho, et toutes les photos. (Elle s'immobilise.) Celles des morts, encadrées et barrées d'un crêpe noir, sur l'étagère dans le coin, entre un cierge et des roses de cire. (Elle va et vient, elle s'immobilise, elle soupire.) Et les photos de l'album. (Elle regarde vers le fond.) Et de l'autre côté, l'armoire à glace, et la coiffeuse, et tous mes vêtements, et les lits. (Elle va vers le fond.) La chambre à coucher. (Elle s'immobilise.) Et la porte en face, en traversant le couloir en biais, la cuisine, avec toute la vaisselle. (L'homme s'agite.) Et dans le frigo, la viande pour demain, et le beurre, les oeufs et le lait, les légumes, et le pain dans la boîte à pain. (Elle sourit.) Oui. (Elle regarde l'homme.) Et puis les repas. (L'homme regarde fixement la vieille femme.) Et le soir, avant d'aller nous coucher, nous restons à bavarder en buvant quelque chose. (Elle va vers l'homme.) Ces soirs où l'on se sent bien chez soi. (Elle s'immobilise.) Si bien. (Elle regarde autour d'elle.) Et tous ces coussins que j'avais. (Elle regarde l'homme.) En soie et en peluche. (Elle sursaute, elle détourne les yeux, elle se passe la main sur le front.) Oui. (L'homme s'agite.) On se sentait bien chez moi. (Elle approuve de la tête.) Terriblement bien. (Elle regarde autour d'elle, lentement.) Avec la tapisserie violette et ses gros festons rococo en merisier.

Ils écoutent - un temps.

L'HOMME, grognant : Je connais ça, moi aussi.

LA VIEILLE FEMME : Je vais déménager. (Elle regarde l'homme, anxieusement.)  
Moi aussi.

L'HOMME a un sourire : Quand je n'ai envie de rien. (La vieille femme détourne les yeux et s'approche de la table.) La plupart du temps. (La vieille femme regarde l'homme.) Ou bien alors, être marié à une femme riche. (Il a un sourire.) Des fois, j'y pense. (Gêné.) Une femme riche, n'importe laquelle.

LA VIEILLE FEMME : Bientôt. (Elle hésite.) Mais si tu veux, je ne déménage pas. (Elle baisse la voix.) Je m'occuperai de toi. (L'homme regarde fixement la vieille femme.) Je ferai la cuisine. (Elle s'anime.) Je ferai la cuisine et je recommencerai à faire les courses et nous nous paierons quelque chose, j'ai une bonne retraite, oui, tout ce que nous voudrions. (Elle va vers l'homme.) De nouveaux meubles, un costume, des robes. (Elle sursaute, elle s'immobilise.) Tout ce que tu voudras.

Ils se regardent fixement - un temps.

L'HOMME : Ça ou autre chose. (La vieille femme recule, elle détourne les yeux, elle s'immobilise, elle soupire, elle se passe la main sur le front, elle va vers la table et s'assoit.) Ce que je ferai. (La vieille femme regarde l'homme.) Quand je ne saurai plus quoi faire.

LA VIEILLE FEMME, lentement : Elle ne voulait plus déménager. (Elle essaie de sourire.) Et s'occuper de lui. (Elle détourne les yeux, elle soupire.) La vieille femme.

L'HOMME hausse les épaules : Ou bien que je vais me pendre. (La vieille femme approuve de la tête sans le regarder.) Et en finir.

LA VIEILLE FEMME : Elle disait : c'est comme quand on rêve. (Elle regarde dans le vide.) Quand on ne dort pas. (Anxieusement.) Et qu'on a peur de s'endormir.

L'HOMME, agité : Comme il y a quelque temps.

LA VIEILLE FEMME : Cette pauvre vieille femme. (Elle soupire.) Comme ça l'a prise, tout d'un coup. (Elle baisse la voix.) Comme moi.

L'HOMME a un sourire : Ou bien alors, je serai célèbre. (La vieille femme regarde l'homme.) Un homme célèbre, n'importe lequel. (Il est gêné.) Ce qui me passe par la tête, un boxeur ou un coureur cycliste. Ou bien si je savais chanter.

LA VIEILLE FEMME approuve de la tête : Oui.

L'HOMME regarde vers le fond : Je serais quelqu'un.

LA VIEILLE FEMME : Peut-être qu'entre temps il est devenu célèbre. (L'homme regarde la vieille femme.) Il en avait l'étoffe. (Elle détourne les yeux.) C'était un héros, un vrai héros. (Elle sourit.) Comme les héros d'autrefois : grand et fort, ne se fixant jamais nulle part. (L'homme s'agite.) Avec une idée en tête. (Elle soupire.) Cette idée inquiétante. Et puis ces muscles durs. (Elle regarde l'homme.) Comme un génie.

L'HOMME hausse les épaules : J'ai appris à jouer du violon, dans le temps.

Ils se regardent fixement - un temps.

Ils détournent les yeux et ils écoutent - un temps.

LA VIEILLE FEMME se fige : Nous passions les nuits dans les granges. Dans le foin. Ou à la belle étoile. Ensuite, pendant des semaines, je me suis sentie enceinte. Et mon mari était content que nous ayons un enfant. (L'homme regarde fixement la vieille femme.) Oui. (Elle approuve de la tête puis, après un temps, anxieusement.) Ça a dû se passer vers cette époque-là. La même année. A la fin d'un été très chaud, quand il se mit à pleuvoir, un soir. Jusque tard dans la nuit. (L'homme s'agite.) Et puis la pluie s'est arrêtée. Et le lendemain il y avait du soleil.

L'HOMME, grognant : Comment ça se fait.

LA VIEILLE FEMME : Ou bien peut-être qu'elle est tout simplement morte de faim. (Elle se passe la main sur le front, elle regarde l'homme, elle sourit.) Elle mourait déjà de faim à moitié. (Elle soupire.) Elle ne pouvait plus rien manger, à ce qu'elle disait. (Elle baisse la voix.) Ou bien peut-être qu'elle ne voulait plus.

L'HOMME : Quand?

Ils se regardent fixement - un temps.

LA VIEILLE FEMME : A ce moment-là.

L'HOMME : Comment ça. (La vieille femme détourne les yeux.) Je n'ai aucune idée. (Il s'agite, il regarde autour de lui.) Quand je ne sais pas où je suis. (Il regarde vers le fond.) C'était un hasard. (Il regarde la vieille femme.) Un pur hasard, vraisemblablement.

LA VIEILLE FEMME parle pour elle seule : Avec cette sensation dans la poitrine. Une sensation, disait-elle, une sensation presque oubliée, et cette attente qui ne sait pas qu'elle attend. (L'homme s'agite.) Avec ce peu d'espoir qui s'amenuise de jour en jour, quand on se souvient à peine encore et qu'on n'a rien que le souvenir. (L'homme regarde fixement la vieille femme.) Oui! (Elle sursaute.) Elle voulait aller se coucher. (Elle se lève, elle regarde l'homme, elle détourne les yeux, elle se retourne.) Elle voulait éteindre, une fois qu'il a été endormi. (Elle veut partir.) Elle est allée vers le fond et s'est immobilisée, sur le seuil, la main sur l'interrupteur, et elle a regardé fixement dans le couloir sombre. Alors. (Elle se met en marche.) Alors elle a pensé. (Elle s'immobilise.) A tout. (Anxieusement.) Ou bien peut-être seulement comme on rêve.

L'HOMME : J'étais saoul.

LA VIEILLE FEMME : Et tout d'un coup ça devient vrai. (Elle regarde par-dessus son épaule.) Pour finir. (Elle se retourne, elle regarde l'homme.) Au dernier moment.

L'HOMME : J'avais trop bu.

LA VIEILLE FEMME : Et l'on est éveillé. (L'homme se lève.) Tout à fait éveillé. (Elle presse ses mains sur son coeur, elle détourne les yeux, elle baisse la voix.) Avec les mêmes pensées qui revivent, bien qu'on soit face à face avec sa mort, et qu'on ne sache plus si l'on doit rire ou pleurer.

L'HOMME : Je voulais dormir. (La vieille femme regarde l'homme, elle détourne les yeux et elle soupire.) Un point c'est tout!

Ils se sautent et écoutent - un temps - l'homme secoue la tête - un temps - la vieille femme regarde vers la fenêtre - un temps - l'homme regarde fixement la vieille femme - un temps - la vieille femme va vers la fenêtre et s'immobilise - un temps - ils écoutent - un temps.

LA VIEILLE FEMME : il pleut toujours.

L'HOMME : Moi... (la vieille femme se retourne et regarde l'homme) ... je ne sais pas.

Ils se regardent fixement - un temps.

LA VIEILLE FEMME sourit : Et demain...

L'HOMME, grognant : S'il pleuvait ou non.

LA VIEILLE FEMME : ...demain peut-être. (Elle regarde vers le fond.) Elle viendra. (Elle regarde l'homme.) La jeune femme. (Elle essaie de sourire, elle hausse la voix.) La jeune et belle femme. (Elle a un rire bref, elle se tait, anxieusement.) Et je crierai. (L'homme s'agite.) Je crierai au secours. (Elle va vers l'homme.) Peut-être. (Elle s'immobilise.) Si je crie. (Elle sourit.) Au secours. (L'homme va vers la vieille femme.) Au secours. (L'homme s'immobilise et serre les poings.) Oui. (Elle appelle à voix basse.) Au secours!

L'homme regarde fixement la vieille femme, la vieille femme rit, l'homme baisse les bras et regarde autour de lui, il ne sait plus où il en est, la vieille femme se tait et regarde vers le fond, ils écoutent - un temps.

L'HOMME : Je ne sais rien.

LA VIEILLE FEMME chuchote : Au secours.

L'HOMME : Absolument rien.

LA VIEILLE FEMME : Et ce sera ma mort.

L'homme regarde fixement la vieille femme - un temps.

L'HOMME, grognant : Comment ça.

LA VIEILLE FEMME baisse la voix : J'ai ouvert la porte. (Elle regarde l'homme et hausse la voix.) Moi! (Anxieusement.) Moi aussi.

L'HOMME : Quelle porte. (Il regarde vers le fond, il veut partir.) Je dormais. (Il se met en marche.) Je dormais déjà. (La vieille femme lui barre le chemin, l'homme s'immobilise, la vieille femme tend les mains vers lui.) Vraiment.

LA VIEILLE FEMME approuve de la tête : Rendors-toi. (Elle saisit l'homme.) Viens. (Elle le conduit au canapé.) Dors un bon coup. (L'homme se rassoit.) Etends-toi et dors. (Elle lâche l'homme.) Je vais aller me coucher, moi aussi. (Elle sursaute, elle regarde vers le fond, elle regarde l'homme, elle baisse la voix.) Rendors-toi. (L'homme hausse les épaules.) A demain. (L'homme met les pieds sur le canapé et s'étend.) Oui. (Elle regarde fixement l'homme.) A demain. (Un temps - l'homme se retourne contre le mur.) Oh oui. (Elle attend, elle détourne les yeux, elle s'éloigne lentement vers le fond, s'immobilise, repart, pose la main sur l'interrupteur, regarde dans le couloir sombre, elle lâche l'interrupteur, elle se retourne, elle regarde vers la fenêtre.) Oui. (Elle

regarde l'homme, anxieusement.) Il dormait avec le visage tourné vers le mur. (L'homme ne bouge plus.) Et elle était assise à la table. (Elle va vers la table.) Ici. (Elle regarde la table et s'assoit.) La tête dans les bras. (Elle écoute, elle hausse la voix.) La lumière était allumée et la porte du palier était ouverte. (Elle sursaute, elle regarde autour d'elle, elle se passe la main sur le front.) C'est pas Dieu possible. (Elle veut se lever, elle reste assise, elle regarde l'homme, elle détourne les yeux, elle regarde dans le vide - un temps - elle sourit.) Mais c'est ce qu'on appelle le destin. (Elle sourit, elle approuve de la tête, elle ferme les yeux, sa tête s'incline, elle sursaute - un temps -) C'est vraiment le destin.

Un temps - la vieille femme regarde dans le vide.

## ACTE II

Le petit matin. La vieille femme a la tête dans les bras, sur la table. L'homme dort. Il fait jour. La lampe est allumée, comme précédemment.

On entend la porte d'entrée.

Un temps.

La vieille femme bouge, se redresse et écoute en regardant droit devant elle, figée.

LA JEUNE FEMME appelle à voix basse : Ohé? (La vieille femme remue les lèvres.) Ohé. (La jeune femme pénètre dans l'appartement, suit le couloir en hésitant, s'immobilise, repart et apparaît, blonde, un sac à provisions au bras, avec une robe à rayures blanches et bleues, sans chapeau.) Ohé?

LA VIEILLE FEMME pour elle-même : Ohé. (La jeune femme voit la vieille femme, voit la lampe allumée, voit l'homme et s'immobilise, ne sachant que faire.) Oui. (La vieille femme approuve de la tête.) Ohé.

LA JEUNE FEMME : Bonjour. (Elle hésite, elle approche sur la pointe des pieds, elle s'immobilise, elle baisse la voix.) Quelque chose qui ne va pas? (La vieille femme essaie de sourire.) Je pensais... (elle regarde l'homme) ... qu'est-ce qui se passe. (Elle regarde la vieille femme.) La porte du palier est ouverte. (La vieille femme approuve de la tête.) La lumière est allumée.

LA VIEILLE FEMME pour elle seule : Quelque chose qui ne va pas.

LA JEUNE FEMME, désorientée : Excusez-moi. (La vieille femme se lève tout d'un coup, la jeune femme sursaute et recule, la vieille femme se retourne lentement, la jeune femme s'immobilise, la vieille femme regarde la jeune femme.)

Bonjour. (Elle sourit - un temps - elle s'exprime avec précaution.) C'est moi. (La vieille femme détourne les yeux, regarde l'homme, se détourne, va vers la fenêtre et s'immobilise.) Moi. (Elle regarde l'homme, elle regarde la vieille femme, elle s'avance, elle s'immobilise.) Et sur le moment.

LA VIEILLE FEMME : Bonjour. (Elle approuve de la tête.) Oui. (Elle soupire.) Et le soleil brille.

LA JEUNE FEMME : Le soleil? (Elle sourit.) Le temps est au beau. (Elle regarde par la fenêtre.) Pourvu que ça dure. (Elle regarde la vieille femme.) Il paraît qu'il va pleuvoir, c'est ce que dit la météo. (La vieille femme se retourne et regarde la jeune femme.) A ce que dit mon mari. (Elle sourit.) J'ai vraiment pensé... (La vieille femme regarde l'homme) ... que quelque chose n'allait pas. (Elle suit le regard de la vieille femme.) Mon mari est vraiment bête. (Elle rit doucement.) Qu'est-ce qu'il ne va pas s'imaginer, dès que quelque chose sort un peu de l'ordinaire.

LA VIEILLE FEMME : Chut. (La jeune femme regarde la vieille femme.) Doucement. (Elle regarde la jeune femme.) Pas si fort. (Elle pose un doigt sur ses lèvres.) Il dort. (Elle regarde l'homme, elle chuchote.) Il dort encore.

La jeune femme regarde l'homme - un temps - la vieille femme regarde la jeune femme.

LA JEUNE FEMME : Mais c'est... (elle regarde la vieille femme, elle n'est pas sûre.) ...naturellement. (Elles se regardent fixement.) Ou bien qui, alors? Je veux dire... (elle sourit - un temps - elle est gênée.) ... vous ne me reconnaissez pas? (Elle sourit.) Il y a longtemps que nous ne nous sommes pas vues, c'est vrai. (La vieille femme soupire.) Il y a longtemps que je serais venue voir si vous n'aviez pas besoin de quelque chose. Mais on ne sait jamais. Mon mari me demande souvent de vos nouvelles, comment vous allez, et hier... (elle regarde l'homme) ... hier soir. (Elle regarde la vieille femme.) Nous étions sortis. Un petit tour dans le quartier, nous nous étions arrêtés chez le glacier près de la tour. Moi j'aurais préféré prendre un digestif, mais mon mari est antialcoolique, c'est sa dernière lubie... (elle rit doucement) ... depuis qu'il s'est arrêté de fumer. (Elle s'interrompt, elle est gênée.) Vous ne me connaissez pas, vraiment? (La vieille femme essaie de sourire.) Nous habitons au-dessus.

A l'étage au-dessus. La porte en face. (La vieille femme regarde l'homme.) Là où vous habitiez dans le temps. (Elle est désorientée, elle suit le regard de la vieille femme, elle chuchote.) A ce que dit mon mari. (La vieille femme regarde la jeune femme.) Autrefois. (Elle regarde la vieille femme, elle sourit.) Un peu plus, il allait au commissariat. (La vieille femme va vers la table, la jeune femme recule, la vieille femme s'immobilise.) Il est comme ça. (Elle s'immobilise.) Dès qu'on n'est pas comme lui, on est suspect. (Elle regarde l'homme et baisse la voix.) J'ai tout de suite vu que ce n'était pas le genre à faire un mauvais coup. (Elle sourit.) Ni un exhibitionniste. (Elle regarde la vieille femme, elle est gênée.) Comme a dit mon mari. Nous nous sommes disputés là-dessus. Il voit partout des meurtres. Sans doute parce qu'il ne ferait pas de mal à une mouche. (Elle sourit.) Mais il s'est vraiment fait du souci pour vous. (La vieille femme regarde la jeune femme.) Il a prétendu qu'il m'avait regardé avec des yeux... (elle regarde l'homme)... et qu'il m'avait fait froid dans le dos en me regardant avec insistance. (Elle rit doucement, puis se tait.) Pour rigoler, bien sûr. (Elle regarde la vieille femme.) Ou bien je ne sais pourquoi. (Elle est gênée.) Mon mari est terriblement moral. (La vieille femme approuve de la tête.) Surtout en public, la façon de se tenir, d'après lui, ce qu'il ne trouve pas convenable. Convenable ou pas, il ne connaît que ça, et il est dans tous ses états quand il y a un type contre un arbre ou ailleurs, et que je suis là. (Elle est gênée.) Bien qu'il soit rarement jaloux. Après tout, je ne suis pas laide, il faut bien qu'il s'y fasse. (Elle sourit.) Heureusement que je suis une femme convenable. (La vieille femme rit, la jeune femme sursaute, la vieille femme se tait.) Si je puis dire.

Elles regardent l'homme - un temps - elles détournent les yeux et se regardent fixement - un temps.

LA VIEILLE FEMME détourne les yeux : Je suis heureuse. (La jeune femme s'avance et s'immobilise.) Terriblement heureuse. (Elle soupire, elle regarde la jeune femme - un temps - elle essaie de sourire.) Vous m'avez entendu crier?

LA JEUNE FEMME : Crier?

LA VIEILLE FEMME : Je voulais crier.

LA JEUNE FEMME : Mon mari vous a peut-être entendue.

LA VIEILLE FEMME : Quand j'y ai pensé.

LA JEUNE FEMME sourit : A quoi?

LA VIEILLE FEMME : A maintenant. (Elle regarde par la fenêtre.) Oui.

LA JEUNE FEMME : Je me suis moquée de lui. Avec sa façon de voir tout en noir. (Elle regarde l'homme.) On ne peut pas prendre ça au sérieux. (Elle regarde la vieille femme.) Malgré tout, je ne voulais pas croire qu'il allait chez vous.

LA VIEILLE FEMME sursaute, elle hausse la voix : Chez moi.

Elles regardent l'homme - un temps.

LA JEUNE FEMME regarde la vieille femme, elle chuchote : Ou à quoi d'autre?

LA VIEILLE FEMME, anxieuse : Laissez-le dormir.

LA JEUNE FEMME : Naturellement.

LA VIEILLE FEMME : Il était fatigué. (La jeune femme regarde l'homme.) Il n'en pouvait plus.

LA JEUNE FEMME : Ah bon.

LA VIEILLE FEMME : Et désespéré. (Elle regarde la jeune femme, elle va vers la table, elle s'assoit.) Aussi désespéré que moi maintenant. (Elle regarde par la fenêtre.) Il avait plu.

LA JEUNE FEMME regarde la vieille femme : Ah? (Elle est gênée.) Si je peux vous rendre un service. (Elle suit le regard de la vieille femme.) Il faut que que je fasse un saut jusque chez le boulanger.

LA VIEILLE FEMME : Et quand le soleil va se lever.

LA JEUNE FEMME sourit, elle détourne les yeux : Mon mari est de service le matin, en ce moment.

LA VIEILLE FEMME soupire : Voilà ce que je pensais.

LA JEUNE FEMME : La voiture est en panne. (Elle regarde la vieille femme, elle recule.) C'est pour ça que je suis debout de si bonne heure. (Elle s'immobilise.) Il faut que je me dépêche.

LA VIEILLE FEMME regarde la jeune femme : Et vous voilà.

LA JEUNE FEMME : Moi? (Elle rit doucement, elle se tait, elle est agitée.) Quand son déjeuner n'est pas prêt. (Elle détourne les yeux.) Mon mari n'est pas content. (Elle écoute.) Il est déjà en train de faire sa toilette.

LA VIEILLE FEMME : J'avais le même genre de robe, dans le temps. (La jeune femme regarde la vieille femme.) Bleue avec des raies blanches, ou le contraire. (Elle approuve de la tête.) La coupe était la même. (Elle sourit.) J'étais faite comme vous. (Elle soupire.) J'avais ces beaux cheveux blonds. (La jeune femme veut partir, elle hésite, elle s'avance.) Et ces lèvres rouges.

LA JEUNE FEMME : Je sais. (Elle s'immobilise.) Mon mari m'a dit comme vous étiez jolie. (Elle sourit.) Pas plus tard qu'hier.

LA VIEILLE FEMME : Rouges et pleines.

LA JEUNE FEMME : C'étaient ses parents qui tenaient le petit magasin de primeurs où vous faisiez vos courses, vous aussi. (Elle se trouble.) Il vous montait souvent votre journal.

LA VIEILLE FEMME : Cette bouche.

LA JEUNE FEMME : Même que votre mari était son idéal.

LA VIEILLE FEMME soupire, elle détourne les yeux, elle approuve de la tête, pour elle seule : Et mon mari attendait son déjeuner.

LA JEUNE FEMME : C'était bien votre mari? (Elle sourit, gênée.) C'est bien ça. (Elle s'anime.) C'est pour ça qu'il a continué l'école, au lieu de devenir marchand de primeurs, il me le raconte souvent, et l'impression que ça lui faisait de vous voir toujours tirée à quatre épingles tandis que chez lui ils traînaient leurs blouses grises du matin au soir. Et la vie que vous meniez, à côté de la vie crasseuse de la boutique, avec sa mère qui vendait des carottes et son père qui partait tous les matins pour les halles, pas rasé et sans col, tandis que votre mari portait toujours des chemises blanches. (Elle sourit.) Et il y est arrivé. Même à porter des chemises blanches, et même si des fois j'en ai assez de laver, sauf pendant les vacances ou les fois où il se met en short pour aller à la campagne. (La vieille femme regarde la jeune femme.) Et tout ce temps qu'on a de libre, comme il disait, quand on n'a pas besoin de s'esquinter pour Dieu sait quels clients. Et la façon dont vous étiez logés, l'appartement. (Elle sourit.) Il paraît qu'on se sentait si bien chez vous, que c'était si bien arrangé. (Elle est gênée.) Comme chez nous maintenant. (La vieille femme sourit.) Votre standing. (Elle est désorientée, elle regarde autour d'elle.) Quand nous en avons parlé. (Elle regarde l'homme, elle se trouble.) Après l'incident. (Elle regarde la vieille femme.) Je me suis fait du souci, moi aussi. (La vieille femme soupire.) Après tout ce qu'on avait raconté.

LA VIEILLE FEMME : Mon mari.

LA JEUNE FEMME : Il devait avoir à peu près la même carrure que mon mari, et puis ces manières qu'il fait toujours. (Elle sourit.) Même encore aujourd'hui, de temps en temps, et quand il me parle de l'harmonie qui régnait chez vous. (Elle rit doucement.) Quand il y a quelque chose qui ne me va pas.

LA VIEILLE FEMME : J'ai oublié.

LA JEUNE FEMME se tait - un temps : Quoi?

LA VIEILLE FEMME : Tout ça. J'ai oublié.

LA JEUNE FEMME, désorientée : Oublié?

LA VIEILLE FEMME : Tout. (Elle détourne les yeux.) Mon mari et tout le reste. (La jeune femme regarde fixement la vieille femme.) J'ai tout oublié. (Elle regarde la jeune femme, elle hausse la voix.) Tout!

La jeune femme sursaute, la vieille femme rit, la jeune femme hésite et rit elle aussi, elles se taisent et regardent l'homme - un temps.

LA JEUNE FEMME : Ce n'est pas une lumière. (Elle regarde la vieille femme.) Mais enfin dans son domaine. (Elle est gênée.) Et puis je l'aime bien. Je n'aurais trouvé personne de mieux. Je suis contente. (La vieille femme regarde la

jeune femme.) Quand je pense à d'autres hommes, ils sont pareils, ceux que je connais. Et le grand amour, je n'y crois pas, le vrai grand amour. (Elle rit.) C'est toutes les fois la même chose. (Elle se tait, elle se trouble.) Ça ne dure pas. (Elle est gênée.) Ou alors on se marie.

LA VIEILLE FEMME, figée : J'avais quitté mon mari.

LA JEUNE FEMME : Pas possible! (La vieille femme regarde l'homme.) C'est la première fois que j'en entends parler. (Elle suit le regard de la vieille femme, elle chuchote.) Non. (Elle regarde la vieille femme.) Je ne pourrais pas. (Elle sourit.) Que ce soit avec n'importe qui. (La vieille femme regarde la jeune femme.) Ou alors, qu'est-ce que vous voulez dire?

LA VIEILLE FEMME : Je voulais tout quitter.

LA JEUNE FEMME hausse la voix : Pour aller où? (Elle est gênée, elle baisse la voix.) Excusez-moi.

LA VIEILLE FEMME : Oui.

LA JEUNE FEMME : Ça m'a échappé.

LA VIEILLE FEMME : Pour aller où. (Elle détourne les yeux, elle regarde l'homme.) Quand on ne sait plus où aller. (Elle se passe la main sur le front.) C'est là que la vie commence. (Elle regarde dans le vide.) La vraie vie. (La jeune femme sourit, elle regarde l'homme, elle regarde la vieille femme, elle veut partir.) J'étais contente. (Elle soupire, elle regarde la jeune femme.) Aussi contente que vous l'êtes. (La jeune femme s'immobilise.) Jusqu'au moment où, tout d'un coup, j'ai su que ce n'est pas tout d'avoir un chez-soi et un brave homme de mari.

Elles se regardent fixement - un temps.

LA JEUNE FEMME hésite, elle regarde l'homme, elle regarde la vieille femme : Et lui, qui est-ce?

LA VIEILLE FEMME, figée : C'est lui.

Elles regardent l'homme - un temps.

LA JEUNE FEMME regarde la vieille femme, elle chuchote : Qui, lui? (La vieille femme regarde la jeune femme.) C'était bizarre, c'est vrai. (Elle est gênée.) Sa manière de rester planté là, les mains dans les poches, les yeux grands ouverts. Et on aurait dit qu'il allait tomber. (Elle regarde l'homme.) Je voulais lui demander ce qu'il cherchait. (La vieille femme regarde l'homme.) Et brusquement il a monté l'escalier. (Elle regarde la vieille femme.) J'ai pensé : il va se flanquer par terre. Mais j'ai dit à mon mari : ça ne nous regarde pas. (Elle hésite.) Du moment que vous le laisseriez entrer.

LA VIEILLE FEMME : Oui.

LA JEUNE FEMME écoute, elle s'agite : Mais il faut que je m'en aille. (La vieille femme regarde la jeune femme.) Voulez-vous que je vous rapporte quelque chose?

LA VIEILLE FEMME : Oui. (La vieille femme recule.) C'était comme un miracle. (La jeune femme s'immobilise.) C'était ce que j'attendais. (Elle sourit, elle approuve de la tête, elle soupire, elle détourne les yeux.) Pour ce jour-là. (Elle regarde l'homme, elle baisse la voix.) Oh oui.

Elles regardent l'homme - un temps.

LA JEUNE FEMME : Je préfère ça. (Elle regarde la vieille femme, elle sourit.) Sinon je suis sûre que mon mari aurait triomphé. (La vieille femme regarde la jeune femme.) Je veux dire... (elle s'interrompt, elle s'avance, elle est gênée.) ... ce n'est pas ce que je veux dire. (Elle s'immobilise.) Il était agacé, et quand je me suis moqué de lui, il s'est mis en colère. Il ne peut pas sentir ce genre de types, comme il dit, dont on ne sait jamais ce qu'ils manigancent ou ce qu'ils ont derrière la tête, sauf qu'ils se fichent de tout. Rien que de voir un homme ivre dans la rue, ça le rend malade. Il a une peur affreuse de tout ce qui n'est pas parfaitement clair. (Elle sourit.) C'est comme quand il sort de chez lui : jamais sans cravate ou mal rasé, même le dimanche,

et ça lui est vraiment pénible de se trouver à la table de gens qui n'en font pas autant. (La vieille femme regarde l'homme.) Moi, je ne suis pas du tout comme ça. (Elle s'anime.) Il y a des fois où je voudrais ruer dans les brancards et mettre tout sens dessus dessous. (Elle rit.) Dans ces moments-là, j'ai envie de danser, de chanter et de m'amuser. (Elle s'interrompt, elle regarde l'homme, elle regarde la vieille femme.) De m'amuser comme une folle. (Elle est gênée.) Excusez-moi. (Elle regarde l'homme, elle chuchote.) J'oublie toujours que nous ne sommes pas seules. (La vieille femme regarde la jeune femme.) Mon mari est souvent cloche, il faut bien le dire. (Elle regarde la vieille femme.) Il ne sait même pas danser, et quand je chante ça le fait rouspéter. (Elle regarde l'homme.) Là, ça va lui en boucher un coin. (Elle sourit.) A moins que ça l'énerve. (Elle regarde la vieille femme.) En tout cas, il va trouver que ça n'est pas sérieux, comme tout ce qui n'est pas absolument normal. (Elle est gênée.) A son avis.

LA VIEILLE FEMME : Vous ne pouvez pas comprendre.

LA JEUNE FEMME : Quoi. (Elle sourit.) Quoi donc?

Elles se regardent fixement - un temps.

LA VIEILLE FEMME : Non. (Elle secoue la tête, elle baisse la voix.) Pas encore.

LA JEUNE FEMME : Moi?

LA VIEILLE FEMME : Tant que vous n'avez pas vécu ça. (La jeune femme sourit.) Mais ça vous arrivera. (Elle approuve de la tête.) A vous aussi.

LA JEUNE FEMME marque le coup : Quoi?

LA VIEILLE FEMME : Cette douleur. (Elle détourne les yeux.) Et ce bonheur. (Elle regarde l'homme, elle baisse la voix.) Et vous pleurez.

LA JEUNE FEMME prend un ton de défi : Je ne pleure pas si facilement. (Elle rit.) Je suis bien trop raisonnable. Ces choses-là ne m'atteignent même pas. Je suis terriblement raisonnable. (Un temps - elle est gênée.) Et puis j'ai mon mari. (La vieille femme regarde la jeune femme.) C'est fini, ces choses-là.

LA VIEILLE FEMME : Non.

LA JEUNE FEMME sourit : Une fois qu'on est mariée.

LA VIEILLE FEMME : Ce n'est jamais fini. (Elle se lève, elle hausse la voix.) Jamais! (Elles sursautent et regardent l'homme - un temps - la jeune femme regarde la vieille femme, elle recule.) Ce n'est jamais fini.

LA JEUNE FEMME s'immobilise, elle est désorientée : Si c'est ça que vous voulez dire.

LA VIEILLE FEMME baisse la voix : Et cette angoisse.

LA JEUNE FEMME fait un effort : Naturellement. (La vieille femme détourne les yeux, elle regarde par la fenêtre, elle se passe la main sur le front, elle regarde la jeune femme, elle s'assoit et appuie la tête dans ses mains.) Naturellement, ce n'est pas toujours l'accord parfait. (Elle s'avance.) C'est évident. (Elle s'immobilise.) Souvent il m'énerve, avec ses manies. S'il fallait que je l'aie dans les jambes du matin au soir, je préfère ne pas y penser. (Elle s'interrompt.) Mais tout le monde en est là, et ça n'a pas d'importance. Il faut en prendre son parti, quand on s'entend bien par ailleurs. (Elle sourit.) Encore que ce ne soit pas un amant extraordinaire. Même au début. Je l'aimais tout de même. Je ne suis pas de celles qui perdent la tête. Je suis sortie avec lui pendant six mois sans qu'il se passe rien, et puis je lui ai dit qu'il fallait qu'il m'épouse. (Elle est gênée.) Au début, je croyais qu'il n'était pas comme les autres. Sans être supérieur, je pensais qu'il devait être doué pour quelque chose, je ne sais pas, de quoi être fière. (Elle soupire.) Toutes les femmes croient ça quand elles sont amoureuses. (La vieille femme lève les yeux.) Non... (elle sourit)... ce n'est sûrement pas un génie. Mais je suis sûre de lui. Pour tout, et on ne se dispute presque jamais. (La vieille femme regarde la jeune femme.) Sauf qu'il a très envie que nous ayons un enfant, avant qu'il soit trop vieux, comme il dit. Moi je ne veux pas d'enfant. (Elle sourit.) En tout cas pour le moment. (Elle est gênée.) C'est la seule chose. (La vieille

femme regarde l'homme.) A part ça. (Elle suit le regard de la vieille femme et parle plus bas.) Je ne peux pas me plaindre. Nous joignons les deux bouts. Pour deux, il gagne bien sa vie. Nous pouvons avoir une voiture sans nous priver. (La vieille femme regarde la jeune femme.) L'essentiel, c'est d'avoir la santé. (Elle regarde la vieille femme, elle sourit.) Comme dit mon mari.

LA VIEILLE FEMME : La santé. (Sarcastique.) Oui. (La jeune femme sursaute et recule.) La santé. (La jeune femme s'immobilise.) La santé et la joie de vivre.

Elles se regardent fixement - un temps.

LA JEUNE FEMME est gênée : Comme on dit.

LA VIEILLE FEMME soupire : En attendant d'être vieille et ridée.

LA JEUNE FEMME : Pour le moment, je n'y pense pas.

LA VIEILLE FEMME : Sans avoir su ce que c'est que le bonheur. (La jeune femme essaie de sourire.) Le vrai bonheur. (Elle détourne les yeux.) Quand pour finir on perd son mari, presque sans le remarquer, et qu'on va tous les jours au cimetière pour entretenir sa tombe, comme avant on cirait ses chaussures en pensant aux pommes de terre qui cuisent sur le gaz, ou à l'eau pour le café.

LA JEUNE FEMME : Jamais je n'ai ciré ses chaussures.

LA VIEILLE FEMME : Avec la même indifférence. (La jeune femme secoue la tête, elle s'avance.) Cette indifférence.

LA JEUNE FEMME s'immobilise : Je ne suis pas indifférente. (La vieille femme se lève.) Je suis souvent heureuse. (Elle sourit.) Ne serait-ce que quand je m'achète une nouvelle robe. Ou bien quand il m'apporte des fleurs. Ça lui arrive souvent. (La vieille femme s'immobilise.) Nous ne sommes jamais vraiment fâchés. Il y a des fois où on s'ennuie, je veux bien, c'est tous les jours la même chose. Mais il y en a d'autres qui s'engueulent et même qui se tapent dessus. (La vieille femme se retourne.) J'en connais des tas. Une ancienne amie à moi vient de divorcer parce que son mari la couvrait de bleus. Je comprends qu'on ne puisse pas supporter ça longtemps. (Elle est gênée.) Dans ces conditions, si on se cherche quelqu'un d'autre. (La vieille femme regarde l'homme.) Je m'entends bien avec lui. (Elle suit le regard de la vieille femme, elle regarde la vieille femme, elle sourit.) Et puis quoi, personne n'est immortel. (La vieille femme regarde la jeune femme.) Du reste, mon mari a pris une bonne assurance sur la vie. (La vieille femme va vers la table.) Quand il est sur les routes. (Elle recule, elle s'immobilise, elle est gênée.) Mais je n'y pense pas. (Elle sourit.) De temps en temps seulement. (La vieille femme s'immobilise.) Quand je suis furieuse contre lui.

Elles se regardent fixement - un temps.

LA VIEILLE FEMME : Quand vous serez vieille. (La jeune femme secoue la tête.) Vieille et laide.

LA JEUNE FEMME : Vous n'êtes pas laide.

LA VIEILLE FEMME : Une vieillard.

LA JEUNE FEMME : Et vous ne pouvez pas être si vieille que ça.

LA VIEILLE FEMME : Aussi laide que moi. (Elle lève les mains.) Tremblotante. (Elle baisse les mains.) Les seins pendants. (La jeune femme prend un air gêné.) Toute flétrie, édentée, les cheveux gris, à se demander ce que signifie cette immense douleur et ce désir infini de bonheur. (Elle détourne les yeux, elle baisse la voix.) A se demander. (Elle serre ses mains sur son coeur.) Ce bonheur fait de rares instants qui filent entre les doigts, quand on n'a jamais été empoigné par la joie de vivre, par cette rage de vivre qui se moque bien d'en mourir. (La jeune femme secoue la tête, elle regarde l'homme, elle regarde la vieille femme et elle recule.) D'un instant à l'autre. (Elle regarde dans le vide.) Tout d'un coup, sans qu'on s'en doute, comme si on devenait folle. (La jeune femme s'immobilise.) Avec tout ce qu'on est, tout ce qu'on a, tout ce qu'on veut être. (Elle hausse la voix.) On s'oublie et pourtant on a bien sa

tête, on a toute sa tête et pourtant on est dans un état second... (elle hausse encore la voix) ... et rien ne peut vous retenir. (Elle baisse la voix.) Rien. (La jeune femme prend un air gêné.) Qu'on éclate en sanglots ou qu'on se mette à rire. (La jeune femme essaie de sourire.) Sans cette aventure, cette aventure unique. (Elle serre ses mains sur son coeur.) Oui. (Elle soupire.) Sans elle, tous les hommes se valent. (La jeune femme rit doucement.) Et la solitude devient un monstre qui vous engloutit. (Elle regarde la jeune femme.) Qui vous dévore toute entière. (La jeune femme sursaute.) Vous pouvez rire, c'est comme ça.

LA JEUNE FEMME éclate : Vous êtes complètement folle!

Elles sursautent et regardent l'homme - un temps.

LA VIEILLE FEMME : Oui.

LA JEUNE FEMME : Excusez-moi. (Elle regarde la vieille femme, elle est gênée.) Je ne ris pas, vous savez.

LA VIEILLE FEMME : Peut-être que je suis folle. (Elle détourne les yeux, se passe la main sur le front, va vers la table, s'immobilise, regarde la jeune femme.) Folle de peur. (La jeune femme s'avance.) S'il se réveillait. (La jeune femme s'immobilise, la vieille femme détourne les yeux, soupire et s'assoit, la jeune femme secoue la tête.) J'avais une peur atroce.

Elles regardent l'homme - un temps.

LA JEUNE FEMME : Voulez-vous que j'appelle mon mari? (La vieille femme sursaute, la jeune femme regarde la vieille femme, la vieille femme essaie de sourire.) Ou alors de quoi avez-vous peur. (La vieille femme regarde fixement la jeune femme.) De moi?

LA VIEILLE FEMME, figée : Oui.

LA JEUNE FEMME sourit, elle est gênée : Vraiment.

LA VIEILLE FEMME : Je suis folle.

Elles se regardent fixement - un temps.

LA JEUNE FEMME : Il faut que je m'en aille. (Elle écoute, elle regarde l'homme.) Je repasserai peut-être tout à l'heure. (Elle regarde la vieille femme, elle recule, elle s'immobilise.) Vous ne voulez vraiment rien.

Elles regardent l'homme - un temps.

LA VIEILLE FEMME : Je n'ai plus rien. (Elle regarde la jeune femme, anxieusement.) Je me sentais si seule. (La jeune femme regarde la vieille femme.) Je n'avais plus aucun appétit. (Elle sourit.) Peut-être que j'étais malade. (La jeune femme s'agite.) Ou bien j'ai fait un mauvais rêve. (Elle soupire.) Je voulais déménager.

LA JEUNE FEMME : Oui, c'est vrai. (Elle s'avance.) Je me rappelle que mon mari m'a parlé de ça. (Elle s'immobilise.) Mais ça fait déjà un certain temps. (Curieuse.) Racontez-moi ça.

LA VIEILLE FEMME : Alors, il est arrivé.

LA JEUNE FEMME : Vous avez autre chose en vue?

LA VIEILLE FEMME détourne les yeux : Enfin.

LA JEUNE FEMME hésite : Nous non plus nous ne voulons pas rester éternellement dans cet immeuble. Si ça peut se faire. Nous mettons déjà pas mal d'argent de côté et ça n'est pas si terrible, avec ces systèmes de remboursement. Etre propriétaire d'un petit pavillon. Quand on fait le compte des loyers qu'on verse pour rien, c'est comme si l'on jetait l'argent par la fenêtre. Au moins là on a quelque chose à soi, au bout de dix ou quinze ans. Ou bien peut-être un bungalow. (Elle soupire.) J'aimerais tant vivre à la campagne. (La vieille femme regarde l'homme.) Ce serait splendide, quand j'y pense, même si c'était tout petit. Au milieu des bois et des champs, on verrait pousser le blé, la verdure et les fleurs, avec à côté un petit lac pour se baigner ou faire du bateau. Des

jours entières au soleil. (Elle rit.) Quand il ne pleuvrait pas. (Elle s'anime.) Je vois un paysage de vacances comme celui où nous étions l'an dernier, ou l'année d'avant, ou bien comme quand on est en voiture et qu'on voit défiler les jolis endroits, ou encore du train ou quand on se promène à pied et qu'on sort de la ville, quand ça sent bon le foin. J'adore le foin. (Elle rit.) Mais mon mari est si paresseux, depuis que nous avons la voiture. (Elle suit le regard de la vieille femme, elle parle plus bas.) J'aimerais bien partir loin, à pied, comme avant. (Elle s'interrompt, elle est désorientée.) Excusez-moi. (La vieille femme sourit.) Et quand est-ce que...

LA VIEILLE FEMME : Chut. (La jeune femme se tait et regarde la vieille femme.) Doucement. (Elle regarde la jeune femme.) Pas si fort. Il dort. (Elle regarde l'homme.) Il dort encore.

Elles regardent l'homme - un temps.

LA JEUNE FEMME : Quand est-ce que... (Elle regarde la vieille femme, elle baisse la voix.) Quand est-ce que vous déménagez?

LA VIEILLE FEMME regarde la jeune femme : Aujourd'hui.

LA JEUNE FEMME : Aujourd'hui?

Elles se regardent fixement - un temps.

LA VIEILLE FEMME : Oui. (Elle se passe la main sur le front, elle détourne les yeux.) Je voulais déménager aujourd'hui. (Elle regarde l'homme, elle détourne les yeux, elle regarde la jeune femme.) Mais maintenant je vais rester. (Elle détourne les yeux.) Maintenant je reste.

LA JEUNE FEMME, troublée : Ah bon. (La vieille femme regarde l'homme.) Parce que. (Elle suit le regard de la vieille femme.) Ou bien... (la vieille femme sourit) ...je ne comprends pas.

LA VIEILLE FEMME hoche lentement la tête : C'est un génie. (La jeune femme regarde fixement la vieille femme.) Cette lumière sur son front. (La jeune femme a envie de rire.) Et sa façon de dire les choses. (Elle se lève, elle regarde la jeune femme.) Oui! (La jeune femme sursaute et recule.) Je vais m'occuper de lui. (Elle détourne les yeux.) Oh oui. (La jeune femme s'immobilise.) Que ce soit lui que j'attendais ou un autre. (Elle regarde l'homme.) Il est venu, et il restera près de moi. (Elle détourne les yeux.) Après cette nuit. (Elle baisse la voix.) Oui. (La jeune femme a un sourire gêné.) Quoi qu'il arrive. (Elle regarde par la fenêtre.) Je suis restée seule trop longtemps, c'est ça. Comment voulez-vous qu'on ne devienne pas folle, à force de rester assise dans son coin à ruminer, à ressasser les mêmes choses, jusqu'au moment où on ne sait plus où est le rêve et où est la réalité, et où l'on confond les noms des choses qu'on ne peut plus décrire, et on se cramponne à des chimères. (Elle s'immobilise.) on bâtit des châteaux en Espagne, à coups de parfums et de couleurs... (elle hausse la voix) ... des châteaux où la lumière est blanche, si blanche et si claire que ça vous éblouit, que ça vous brûle, comme quand on regarde le soleil en face et que les ombres sont noires, noires comme du charbon. (La jeune femme secoue la tête.) Quand la terre s'ouvre. (Elle se retourne.) Je n'avais plus les pieds sur cette terre. (Elle va vers la table.) Je planais entre ciel et terre. J'avais les yeux fermés, et je me disais que quand j'ouvrirais les yeux j'aurais le vertige. Que je tomberais et qu'il n'y aurait personne pour me retenir. (Elle s'immobilise.) Et tu tomberas de la même façon. (Elle soupire.) Eternellement. (Elle sourit.) Tu tomberas dans l'écho de tes pensées, cet écho fait de bruits étrangers et de paroles qui signifient tout et qui ne signifient rien.

LA JEUNE FEMME murmure : Il faut que je m'en aille.

LA VIEILLE FEMME hausse la voix : C'est tout ou rien.

Elles regardent l'homme - un temps.

LA JEUNE FEMME : Il faut que je m'en aille.

LA VIEILLE FEMME : Je voulais mourir. (Elle détourne les yeux.) Mais maintenant je veux vivre. (Elle sourit.) Que je sois folle ou pas. (Elle rit doucement,

elle hoche la tête.) Oui. (Elle regarde la jeune femme.) Zinzin, dit toujours mon mari. (Elle va vers la jeune femme, elle s'immobilise.) Et votre mari, qu'est-ce qu'il dit. (La jeune femme essaie de sourire.) Zinzin!

LA JEUNE FEMME recule, elle s'immobilise : A qui.

LA VIEILLE FEMME baisse la voix : Zinzin.

Elles se regardent fixement - un temps.

LA JEUNE FEMME : A qui?

LA VIEILLE FEMME se détourne : Je vais aller faire des achats moi-même. (La jeune femme regarde l'homme.) Du pain et du beurre. (Elle regarde autour d'elle.) Et des meubles. (Elle regarde la jeune femme.) Et des vêtements. (Elle détourne les yeux, elle va et vient, de la table à la fenêtre, fébrilement.) De nouveaux meubles, comme les anciens, ou encore plus beaux, beaucoup plus beaux, s'il me dit ce qui lui plaît, s'il me dit qu'il se sent bien, qu'il se sent chez lui, il n'a sûrement pas de chez-soi, et puis nous ferons des voyages, il voudra voir le vaste monde, et je le lui ferai voir, je lui montrerai tout ce que je connais, tous les endroits où j'ai été, les pays avec leurs côtes, et les endroits où je n'ai pas été, les pays étrangers, et les gens, et l'océan. (Elle s'immobilise, elle écarte les bras.) Le monde entier. (Elle baisse les bras, elle sourit.) J'ai toujours voulu faire ça. Nous en avons des projets. Tant qu'on est solide, je me disais. Et tant que mon mari était en vie... (elle s'interrompt, elle regarde la jeune femme, méchamment) ... il est mort subitement. (La jeune femme regarde la vieille femme.) Très subitement. (La jeune femme s'avance.) Mais je ne suis pas pauvre. (La jeune femme s'immobilise.) Je suis riche.

LA JEUNE FEMME, gênée : Bien sûr.

Elles se regardent fixement - un temps.

LA VIEILLE FEMME : Mon mari aussi a gagné de l'argent pour moi.

LA JEUNE FEMME : Ce n'est pas ce que je voulais dire.

LA VIEILLE FEMME : Et je l'ai trompé. Quand je me suis mise à lui mentir en espérant qu'un jour ce serait vrai. (Elle va vers la jeune femme, elle rit doucement, elle s'immobilise.) Comme vous tromperez votre mari.

LA JEUNE FEMME : Je n'ai pas de secrets pour mon mari.

LA VIEILLE FEMME baisse la voix : Comme vous vous tromperez vous-même. (Elle hausse la voix.) Et il vous arrivera la même chose qu'à moi. (La jeune femme recule et s'immobilise.) Exactement la même chose. (Elle est figée.) Ne vous faites donc pas d'illusions.

LA JEUNE FEMME : C'est... (elle a un rire bref) ... c'est parfaitement ridicule.

LA VIEILLE FEMME : Ridicule. (Elle rit.) Oui. (Elle se tait, elle hausse la voix.) Ridicule!

Elles sursautent et regardent l'homme - un temps.

LA JEUNE FEMME : Je m'en vais. (Elle écoute, elle regarde la vieille femme, elle s'agite.) Si vous avez besoin de quelque chose. (La vieille femme regarde la jeune femme.) Sinon mon mari va s'impatienter.

LA VIEILLE FEMME : Il est musicien.

LA JEUNE FEMME : Musicien?

LA VIEILLE FEMME : Peut-être qu'un jour il sera célèbre. (Elle détourne les yeux.) Aussi célèbre. (La jeune femme sourit, elle veut partir, elle hésite.) Que d'autres hommes célèbres. (Elle regarde par la fenêtre.) Et il se rappellera cette journée, cette seule journée. (Elle va vers la fenêtre.) Quand le soleil se lève derrière les vitres nues, et qu'il fait clair, de plus en plus clair. (Elle s'immobilise.) Quand on devine le ciel bleu. (Elle soupire.) Après une nuit pleine d'étoiles. (Elle baisse la voix.) Et il se souviendra de moi. (Elle est rêveuse.) De mes cheveux blonds. (La jeune femme sourit, la vieille femme se retourne brusquement et regarde la jeune femme, la jeune femme sursaute.) Riez,

riez donc! (Elle rit, elle va vers la jeune femme, elle se tait, elle s'immobilise, elle chuchote.) Pourquoi ne riez-vous pas? (La jeune femme a un rire gêné, elle se tait, elle regarde l'homme.) Allez-y! (Elle veut se précipiter sur la jeune femme, elle crie.) Je vous ai dit qu'il fallait rire! (La jeune femme regarde fixement la vieille femme.) Rire! (Elle rit.) Rire!

LA JEUNE FEMME, anxieuse : Mon Dieu.

L'homme se réveille, la vieille femme sursaute, elle se tait, elle va vers la table et s'immobilise, elles regardent l'homme - un temps.

L'HOMME se redresse, il grogne : Où suis-je.

LA VIEILLE FEMME se cache le visage dans les mains, elle chuchote : Au secours.

L'homme pose les pieds par terre, la jeune femme recule, elle s'immobilise et regarde alternativement l'homme et la vieille femme.

L'HOMME : Où. (Il regarde la jeune femme, il regarde la vieille femme, il se lève, il hausse la voix.) Où suis-je?

LA VIEILLE FEMME appelle : Au secours! (L'homme va vers la vieille femme.) Au secours!

L'homme s'immobilise.

LA JEUNE FEMME murmure : Je vais appeler mon mari.

LA VIEILLE FEMME crie : Au secours! (Elle vacille, elle tombe comme une masse.) Au secours.

L'homme veut retenir la vieille femme et se penche au-dessus d'elle, la jeune femme s'avance et s'immobilise, ils regardent la vieille femme - un temps.

LA JEUNE FEMME, anxieuse : Je vais appeler mon mari. (L'homme se redresse et regarde la jeune femme.) Si mon mari a entendu ça. (Ils écoutent - un temps - la vieille femme râle - un temps - ils regardent la vieille femme - un temps - ils détournent les yeux et se regardent fixement - un temps.) Elle est morte? (L'homme hausse les épaules et regarde la vieille femme.) Elle respire. (Elle regarde la vieille femme, elle regarde l'homme.) Qu'est-ce qu'il faut faire. (Elle détourne les yeux.) Si mon mari apprend ça. (Elle regarde l'homme.) Est-ce qu'il faut que je prévienne mon mari? (L'homme regarde la vieille femme.) Pour qu'il aille chercher quelqu'un. (Elle écoute.) Un médecin, peut-être. (L'homme regarde la jeune femme.) Je ne sais pas.

L'HOMME : C'est vous?

LA JEUNE FEMME : Oui. (Elle sourit, elle est gênée.) Je crois. (L'homme a un sourire.) Qu'est-ce qui s'est passé?

L'HOMME : Est-ce que je sais. (Il hausse les épaules.) Je n'ai aucune idée.

Ils regardent la vieille femme - un temps - la vieille femme râle.

LA JEUNE FEMME : Je ne comprends rien. (Elle regarde l'homme.) Qu'est-ce qu'il faut faire. (Elle sourit.) Elle était folle de vous et en même temps elle avait peur. (L'homme regarde la jeune femme.) A l'entendre.

L'HOMME : Je n'allais nulle part.

LA JEUNE FEMME : Ah bon. (L'homme a un sourire.) Mais elle disait... (elle regarde la vieille femme.) ... bien que. (Elle regarde l'homme.) Ne vous faites pas de souci. Heureusement que je suis entrée. (Elle sourit.) Que j'étais là quand ça s'est passé. (Elle est gênée.) Elle disait que vous alliez rester.

L'HOMME : Mais elle est cinglée. (Il a un sourire.) Je préférerais rester avec vous.

LA JEUNE FEMME sourit : Oui. (Elle regarde la vieille femme.) Elle n'était certainement pas normale. (Elle regarde l'homme, elle est gênée.) Mais il faut que je m'en aille. (Elle écoute.) Quand il n'y a plus de croissants frais, mon mari roupète.

L'HOMME : Où est-il, votre mari.

LA JEUNE FEMME : Au-dessus. (Elle hésite.) Pourquoi.

L'HOMME : Comme ça. (Il hausse les épaules.) Je file. (Il va vers la jeune femme.) Je vais filer.

La jeune femme recule, l'homme s'immobilise, il a un sourire.

LA JEUNE FEMME s'immobilise : Pour aller où.

L'HOMME : Comment ça?

LA JEUNE FEMME : Si vous ne savez pas où aller.

L'HOMME : Est-ce que vous voudriez venir avec moi? (Il se moque.) Et refaire votre vie avec moi. (Il a un sourire, il regarde par la fenêtre.) Quand il ne pleuvra plus. (La jeune femme regarde fixement l'homme.) Courir le vaste monde!

LA JEUNE FEMME : Ah bon. (Elle détourne les yeux, elle regarde par la fenêtre.) Finalement, il va peut-être faire beau. (L'homme regarde la jeune femme.) Malgré la météo. (Elle regarde l'homme, elle est gênée.) Quand est-ce qu'il a plu?

L'homme a un rire bref et se tait, la vieille femme râle, ils regardent la vieille femme.

L'HOMME : Je me taille. (Il regarde la jeune femme.) Si vous vous mettez à crier vous aussi.

LA JEUNE FEMME : Moi? (Elle sursaute, elle regarde l'homme.) Non.

L'HOMME : Non?

LA JEUNE FEMME est apeurée : Je n'ai pas peur. (L'homme a un sourire.) De vous. (Elle sourit.) Déjà hier. C'est vrai, je voulais déjà vous demander. (Elle est gênée.) Si mon mari n'avait pas été là. (Elle s'agite.) Ou bien quand mon mari sera parti, tout à l'heure. (Ils écoutent - un temps.) Vous voulez attendre ici?

L'HOMME : Ici? (Il regarde la vieille femme, il veut partir, il regarde la jeune femme, il hésite.) Vous n'avez pas de cigarettes, hein.

LA JEUNE FEMME : Je peux aller vous en chercher.

Ils se regardent fixement - un temps - la vieille femme râle.

L'HOMME : Je me taille.

LA JEUNE FEMME : Je vous invite à prendre le petit déjeuner tout à l'heure. Si vous avez faim. (Elle sourit.) Vous devez avoir faim. (L'homme regarde la vieille femme.) Vous me raconterez votre histoire. (Elle regarde la vieille femme, elle regarde l'homme.) Ou bien vous attendez en vous cachant dans la cave. (L'homme regarde la jeune femme.) C'est en bas, la porte qui donne sur la cour, là où vous vouliez aller d'abord, à ce que j'ai cru. Je dirai à mon mari que je n'y ai trouvé personne. Que j'ai simplement trouvé la vieille femme ici par terre. (Elle regarde la vieille femme.) Ou bien je ne dirai rien du tout. (Elle regarde l'homme.) Il y a souvent du monde chez le boulanger à cette heure-ci, ou bien je dirai que j'étais à la laiterie. (L'homme passe devant la jeune femme, va vers le fond, s'immobilise et se retourne.) Je trouverai bien quelque chose. (Elle suit l'homme.) Je vais voir si tout se passe bien. (Elle s'arrête devant l'homme.) Ensuite, on trouvera bien une solution.

L'HOMME : Moi ça m'est égal.

LA JEUNE FEMME sourit : Je ne crie pas facilement.

L'HOMME a un sourire : En tout cas, je suis dessoûlé.

Ils écoutent - un temps - la vieille femme râle.

LA JEUNE FEMME : Vite. (Elle prend l'homme par la main.) Je vais trouver quelque chose. Pour vous aider. (Elle sourit.) Si vous voulez que je vous aide. (Elle s'anime.) Allez vous cacher dans la cave, j'irai vous chercher, c'est promis. (Elle veut l'entraîner dans le couloir.) Je suis seule toute la journée.

(L'homme hésite.) Vous pouvez y compter. (Elle lâche l'homme.) Avant que mon mari s'aperçoive de quelque chose. (Elle passe devant.) Vite. (L'homme suit lentement - un temps - la vieille femme râle, la jeune femme et l'homme sont à la porte qui donne sur le palier, l'homme imite la vieille femme.) Chut! (L'homme se tait.) Va. (Elle est anxieuse.) Je viendrai te chercher. (Elle chuchote plus fort.) C'est promis. (Elle revient, elle s'arrête sur le seuil.) Oui. (Elle sourit.) Oh oui. (Elle regarde la vieille femme.) Mon Dieu. (Elle est agitée.) Qu'est-ce que je fais là. (Elle écoute.) Pourvu que... (elle lève les yeux - un temps.) ... en faisant ça. (Elle appelle à voix basse.) Albert? (Un temps - elle hausse la voix.) Albert! (Elle sursaute, elle regarde vers le fond, elle regarde la vieille femme, elle secoue la tête.) Non. (Elle est anxieuse.) Il ne vaut mieux pas. (Elle écoute.) Je ne suis au courant de rien.

LA VIEILLE FEMME est inconsciente et répète machinalement : Albert. (La jeune femme sursaute, regarde fixement la vieille femme, se retourne, s'engage lentement dans le couloir, accélère, se précipite sur le palier et referme la porte derrière elle - un temps - la vieille femme répète plus fort.) Albert.

Un temps.